Réveillez-vous!

FAUT-IL SE CONFIER EN MAMMON?

Que vaut votre argent?

Les animaux «ne ménagent pas la verge»

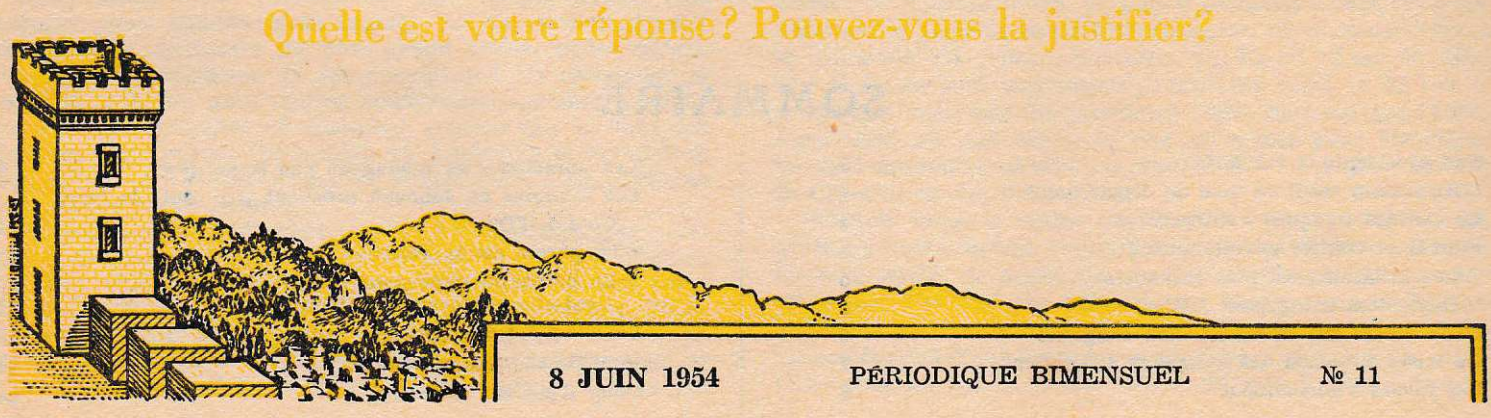
La sagesse dont Dieu les a doués dépasse celle des psychologues

La conquête des airs

Le vol est une réalisation stupéfiante

La prière du pape pour l'Année Mariale est-elle conforme aux Ecritures?

Quelle est votre réponse? Pouvez-vous la justifier?



8 JUIN 1954 PÉRIODIQUE BIMENSUEL № 11

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

Imprimerie:

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.
N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire
Filiale en Suisse: — 39, Allmendstrasse, Berne 22
Editeur pour la Suisse: — ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE
Rédacteur responsable: — Alfred Rutimann

Tirage total: 1 200 000 exemplaires — **Le numéro 20 fr. en France, 3 fr. en Belgique, 25 ct. en Suisse**

Langues dans lesquelles ce périodique paraît:
Bimensuel — africaansch, allemand, anglais, espagnol, finlandais, français, hollandais, norvégien, suédois
Mensuel — danois, grec, portugais, ukrainien.

Bureaux	Abonnement annuel
Amérique, U. S., 117, Adams St., Brooklyn 1, N. Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	60 fr.
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	350 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Les versements devraient être faits au bureau de votre pays et cela en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les payements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels la Société n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. Les montants de l'abonnement dans divers pays sont mentionnés ci-contre dans la valeur monétaire locale.
Une communication pour abonnement venant à échéance sera faite avant la parution des deux derniers numéros de l'abonnement et cela au moyen d'une fiche de renouvellement.
Tout changement d'adresse parvenant à notre bureau entre en vigueur dans l'espace d'un mois. Veuillez nous faire parvenir l'ancienne et la nouvelle adresse.

Awake! Semimonthly — French edition Printed in Switzerland

SOMMAIRE

Une présidente à l'O. N. U. 3
L'Américain est-il en voie de disparition? 4
Le cas des fresques « subversives » 4
Faut-il se confier en Mammon? 5
Les inflations les plus saillantes 5
Difficultés françaises 5
Faits divers sur la transfusion sanguine 6
La triste situation des indigènes australiens 7
Les hivers s'adoucissent 8
Les animaux « ne ménagent pas la verge » 9
Les Témoins de Jéhovah prêchent par toute la terre
Côte-de-l'Or 11
« Ta parole est la vérité »
La prière du pape pour l'Année Mariale est-elle conforme aux Ecritures? 12
La conquête des airs 13
Connaissez-vous la réponse? 14
Coup d'œil sur le monde 15

Réveillez-vous!

« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XXII | Berne, 8 Juin 1954 | Numéro 11

UNE PRÉSIDENTE À L'O.N.U.

L'ENTRÉE de la femme dans la politique fut le résultat d'une lutte longue et acharnée. Les gouvernants du XIXe siècle et du début du XXe, tels que les kaisers par exemple, prétendaient que la femme ne devait s'occuper que de *Kinder, Kueche* et *Kirche* (les enfants, la cuisine et l'église ou la religion). Mais tout cela a changé et aujourd'hui les kaisers sont exclus de la politique, tandis que la femme...

Sans doute, les partisans du droit de vote des femmes ont remporté la victoire dans la lutte pour l'égalité des sexes devant la loi. En 1918, ils obtinrent en Angleterre le droit de vote convoité, en 1919 en Allemagne et en 1920 aux Etats-Unis (par l'adoption du dix-neuvième amendement). Depuis, la femme a pris une part de plus en plus active dans la politique. Parmi les noms illustres, relevons la Vicomtesse Astor, Eleanor Roosevelt et Eva Perón.

Actuellement, l'exemple le plus frappant du succès de la femme dans le domaine politique est celui de Mme Vijayalakshmi Pandit de l'Inde, qui, le 15 septembre 1953 fut élue présidente de l'Assemblée Générale des Nations unies. Mme Pandit, mère de trois filles, veuve d'un avocat et sœur du premier ministre de l'Inde, Jawaharlal Nehru, est déjà un vétéran de la politique. Depuis 1930 elle a joué un rôle important dans la lutte de son pays pour l'indépendance et a été emprisonnée à maintes reprises sous l'inculpation de désobéissance civile. A son sujet on peut lire ce qui suit dans le *New York Times* du 16 septembre 1953: « Sans doute est-elle surtout connue à l'O. N. U. pour ses discours ardents en faveur des pays qui ne sont pas encore libres et qui font preuve de sentiments profondément nationalistes. Dans l'Assemblée elle a souvent dirigé d'âpres débats sur les plaintes contre l'administration française dans les protectorats du Maroc et de la Tunisie. »

Bien que Mme Pandit ne désire pas que l'on souligne sa qualité de femme et sa nationalité, elle exprime toutefois l'opinion que sa nomination constitue un hommage rendu à son pays et « une reconnaissance du rôle que les femmes ont joué et continuent à jouer en vue de seconder les desseins et les buts de cette grande organisation ».

Sans conteste Mme Pandit est une femme d'Etat très capable, mais pouvons-nous espérer que la session actuelle de l'O. N. U. connaîtra un plus grand succès parce qu'elle est devenue présidente de cet organisme? En réclamant le droit de vote les suffragettes soulignaient combien la politique était corrompue et laissaient espérer que le vote des femmes l'assainirait. Cependant, en Amérique la corruption des politiciens ne cesse d'empirer et cela malgré les réactions croissantes de la femme.

En effet, la solution n'est pas là! Au contraire, par cette façon d'agir on s'écarte de plus en plus de la règle d'action de Dieu. Comment cela? Parce qu'elle est opposée aux principes divins concernant la prééminence universelle, principes définis par l'apôtre Paul quand il dit: « Je veux cependant que vous sachiez que le chef de tout homme, c'est le Christ, que le chef de la femme, c'est l'homme, et que le chef du Christ, c'est Dieu. » Quant à la conduite à observer dans l'assemblée chrétienne, Paul ne tergiverse pas; il dit nettement: « Que la femme reçoive l'instruction en silence, avec une entière soumission. Quant à enseigner, je ne (le) permets pas à la femme, ni de prendre autorité sur l'homme; mais (elle doit) se tenir dans le silence. » — I Corinthiens 11. 3; I Timothée 2: 11, 12, *Crampon.*

L'exemple de Jésus prouve qu'à cet égard Paul n'agissait pas arbitrairement. Il y avait dans l'entourage du Maître des femmes désintéressées et zélées, appréciant parfaitement son œuvre, mais aucune d'elles ne se compta parmi les douze ni parmi les soixante-dix envoyés par Jésus. Celui-ci ne faisait que suivre l'exemple de son Père qui choisit exclusivement des hommes pour le servir en qualité de sacrificateurs au tabernacle et au temple et pour s'asseoir sur le trône de Jéhovah. La reine Athalie qui usurpa le trône pendant un certain temps fut déposée et couverte d'opprobre.

Le monde actuel et surtout la femme, n'apprécient peut-être pas le principe selon lequel l'homme doit prendre la direction et exercer la suprématie. Mais le chrétien qui est obligé d'accepter la Bible comme étant la Parole de Dieu, reconnaît qu'elle est inspirée et qu'elle ne limite pas ses préceptes à une époque déterminée. Il ne peut donc faire autrement que de se laisser guider par la sagesse d'en haut contenue dans ce livre. — Psaume 119: 105; Jean 17: 17; Jacques 3: 17.

Le présent monde, y compris la chrétienté, n'observe pas les principes divins, c'est pourquoi il se trouve dans un si triste état malgré son Organisation des Nations unies. Les conducteurs religieux prient pour cette organisation et exhortent les peuples à lui accorder leur confiance. Ils la considèrent comme « la promesse de l'établissement ultime du royaume de Dieu ».

Nul doute que l'O. N. U. fait partie de ce monde, mais Jésus-Christ enseigna à ses disciples à prier pour un royaume qui n'en fait pas partie (Matthieu 6: 10; Jean 18: 36). L'O. N. U. est la plus haute réalisation de l'homme, mais Jésus déclara que ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu. De plus il conseilla à tous ceux qui verraient apparaître pareille abomination, de se réfugier dans le royaume de Dieu (Matthieu 24: 15, 16; Luc 16: 15). L'O. N. U. recourt aux armes charnelles, mais le Maître a prédit que tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Paul aussi dit aux chrétiens que les armes avec lesquelles ils ont à combattre ne sont pas charnelles. — Matthieu 26: 52; II Corinthiens 10: 3–5.

Puisque, dans le cadre de l'O. N. U., la chrétienté s'est alliée au communisme totalitaire, elle sera détruite par cet élément impie, de même que la nation d'Israël du premier siècle (en l'an 70) fut détruite par Rome à cause de son alliance avec elle (Luc 19: 42–44; 21: 20–24; Jean 19: 12–16). La nomination d'une femme à la présidence de l'O. N. U. constitue pour les chrétiens une raison de plus de s'en éloigner.

L'Américain est-il en voie de disparition?

QUAND le blanc arriva dans l'hémisphère occidental le peau-rouge y régnait en maître. L'envahisseur le relégua bientôt dans des réserves, s'empara de ses terres et subjugua ces Indiens qui autrefois formaient des nations fières. On appelait ces peaux-rouges « les Américains en voie de disparition ».

Aujourd'hui un autre Américain est en voie de disparition, semble-t-il.

Semblable en cela au peau-rouge, il se voit peu à peu renfermé dans une réserve qui limite sa liberté d'action. Ce danger découle de la lutte à mort engagée contre le communisme et notamment des méthodes d'un certain sénateur des Etats-Unis, méthodes qui menacent la liberté américaine. Le 2 novembre 1953, le Conseil général de l'Eglise presbytérienne aux Etats-Unis qualifia ces méthodes d'« inquisition qui commence à mettre en danger la liberté de pensée dans ce pays ». Le conseil lança cet avertissement judicieux: « On confond désaccord et trahison. » Le 24 novembre, M. Adlai E. Stevenson déclara: « Le peuple est dans le désarroi; il n'a plus confiance dans aucun des deux partis. La nation en souffre. »

Manifestement, il existe deux points de vue à ce sujet. Ceux qui épousent la cause du sénateur McCarthy croient, comme l'explique le *Daily Mirror* de New-York dans son numéro du 26 novembre 1953, qu'« il faut dépister les espions et les éliminer de la vie américaine par n'importe quel moyen ». Les autres craignent que la perte de la liberté ne fasse plus de tort que les espions communistes. Le *Wall Street Journal* (qu'on ne peut certes pas accuser de pencher vers la gauche) écrit: « Il est dangereux de laisser s'implanter l'opinion selon laquelle on peut rogner peu à peu les garanties constitutionnelles: on risque d'aller trop loin. »

Le 21 novembre, le Dr Archibald MacLeish, ancien bibliothécaire du Congrès américain et actuellement professeur à l'Université Harvard, déclara à Washington que depuis la « guerre de Sécession », les Américains n'ont jamais été divisés « comme ils le sont actuellement ». Il définit les deux conceptions du patriotisme en Amérique. D'après lui, « certains conçoivent le patriotisme en termes russophobes » tandis que d'autres « le mesurent au dévouement à la cause de la liberté individuelle ». Il donna cette explication: « Ceux qui croient sincèrement que la conspiration communiste est de nos jours, le danger le plus grave, se persuadent sans difficulté que les partisans de la liberté individuelle sont ou bien des gens politiquement étourdis, ou bien des défenseurs des communistes, sinon des communistes proprement dits. » L'autre groupe, poursuivit le Dr MacLeish, « croit que c'est dans le problème de la liberté individuelle que réside le grand litige de notre époque... et que si l'on perd cette liberté, peu importe à cause de qui, l'Amérique sera perdue elle aussi. Aux yeux de ces personnes, la faction qui est disposée à sacrifier la liberté individuelle à la lutte contre le communisme ne vaut pas mieux que le parti communiste. Elle est même plus dangereuse parce qu'elle est plus importante que lui aux Etats-Unis ».

Le juge William O. Douglas de la Cour suprême des Etats-Unis partage cette opinion. Le 24 novembre 1953, à Philadelphie, il déclara que l'on condamne des hommes et des femmes « sur la base d'ouï-dire, d'insinuations et de fréquentations ». « On juge des hommes d'après des accusations chuchotées par des personnes invisibles et inconnues des accusés. » « Des gens de plus en plus nombreux estiment que le meilleur parti à prendre est de se taire ou de prendre part à la chasse. »

Lors d'une conférence de presse au mois de novembre dernier, un journaliste demanda au président Eisenhower « si à son avis son administration n'avait pas adopté le McCarthysme ». Selon le périodique *Time,* « Eisenhower a rougi et a dit qu'il accepterait le jugement des journalistes de Washington ». Le *New York Times* entreprit une enquête parmi ceux-ci et arriva à la conclusion que si « l'on ne peut en accuser [Eisenhower] il n'en va pas de même » de certains rouages de l'administration actuelle.

Au dire de Harold Challender, correspondant du *New York Times* à Paris, « l'opinion la plus courante chez la plupart des Européens instruits peut se résumer comme suit: que Herbert Brownell (fils), procureur général... a adopté des méthodes semblables à celles du Sénateur Joseph R. McCarthy..., maintenant célèbre en Europe; que M. Brownell n'a pas fait comparaître M. White devant un tribunal et que ce dernier a été déclaré coupable d'espionnage sur la seule base de témoignages non publiés de policiers anonymes [des agents du Bureau fédéral d'investigation]... qu'aux Etats-Unis on n'applique pas toujours le principe traditionnel selon lequel tout homme est considéré comme innocent tant qu'on n'a pas prouvé sa culpabilité... qu'on refuse aux prétendus communistes et à leurs amis le droit d'être jugés par un jury et que le jugement rendu par le Bureau fédéral d'investigation ou par un comité du Congrès est suffisant pour leur faire perdre leur emploi et leur réputation ». M. Challender souligne la nécessité de corriger cette opinion défavorable. « Il faudrait, dit-il, montrer au monde que la démocratie existe encore aux Etats-Unis. »

Certes, elle y existe encore. On peut y exprimer librement son opinion sur presque toutes les questions, on peut mettre en doute la sagesse et l'intelligence des dirigeants et ne pas être d'accord avec eux. Les Américains qui apprécient ce droit sont fiers de leurs libertés constitutionnelles garanties par les fondateurs de la nation. Ceux-ci, qui étaient eux-mêmes des dissidents, désiraient assurer la protection des opinions impopulaires. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on entende d'énergiques protestations quand on foule aux pieds cette liberté. En effet, si l'on commence à desserrer les freins constitutionnels, qui peut dire quand on s'arrêtera?

La lutte contre le communisme serait inutile si la liberté devait en souffrir. L'Américain libre est-il lui aussi « en voie de disparition »? Subjugué et confiné dans sa réserve, va-t-il courber sa tête lasse, perdre tout esprit de liberté, voir ses moyens de progrès anéantis et renoncer à la lutte?

LE CAS DES FRESQUES « SUBVERSIVES »

Récemment les fonctionnaires de l'Indiana, l'un des Etats-Unis d'Amérique, entreprirent une enquête au sujet des fresques qui décorent le palais du Sénat de l'Indiana. Ces peintures représentent l'histoire de l'Indiana, son agriculture et son industrie. Un des fonctionnaires aurait appris, paraît-il, que l'artiste avait été affilié à un certain moment, à des « organisations communistes ». Ce fonctionnaire et ses collègues, soupçonnèrent donc ces peintures d'être « subversives » non seulement à cause du passé de l'artiste, mais parce qu'on y voyait un avion et un uniforme de soldat, qui pouvaient être considérés comme étant de type « étranger ». Il y figurait en outre une paysanne aux traits « slaves », une enclume, un marteau, et un instrument aratoire ayant une vague ressemblance avec une faucille. Finalement, comme pièce à conviction principale, on y voyait un oiseau rouge. Les journaux donnèrent une large publicité à la controverse qui faisait rage. Une commission étudia soigneusement la question, puis décida que les fresques pouvaient rester. Quelqu'un avait signalé que l'oiseau rouge en question était un cardinal: l'emblème de l'Etat d'Indiana!

Faut-il se confier en Mammon?

IL est très probable que vous gagnez plus que votre grand-père et que vous possédez plus de biens que lui. Il en est ainsi dans la plus grande partie du monde, néanmoins l'argent a actuellement moins de valeur qu'autrefois. Puisque l'on considère le dollar comme une des monnaies les plus stables, nous le prendrons comme exemple. Supposons que vous habitez les Etats-Unis et qu'en 1900, votre père ou votre grand-père a mis de côté une partie de ses revenus. Cet argent vous échoit maintenant en héritage mais vous constaterez vite que sa valeur a diminué à tel point que la somme qui permettait à votre grand-père d'acheter une chemise ne vous permet à vous que d'acheter le col; celle qu'il avait destinée à l'achat d'une paire de chaussures ne pourrait actuellement payer que les talons et les lacets et celle qui représentait le prix d'un poulet ne représente maintenant que le prix d'une cuisse. En 1949 il fallait un dollar (100 cents) pour acheter les marchandises qui en 1900 ne coûtaient que 38 cents, ce qui veut dire que plus de 60 pour cent des économies de votre grand-père se sont volatilisés. Même l'homme qui a pris sa retraite en 1945 avec une pension de 200 dollars par mois achète avec cette somme ce qui alors ne coûtait que 135 dollars.

D'après la revue *Life,* « la lutte de l'homme avec l'argent est une des plus anciennes de l'histoire ». Il y a 2600 ans les Grecs auraient déjà utilisé les pièces de monnaie. Il y a 2500 ans, Solon apporta des réformes au système monétaire de la Grèce, notamment en annulant les dettes et les hypothèques. Solon s'était montré à la hauteur de la situation mais l'empire romain, qui n'eut pas la chance d'avoir pareil législateur, vit son système monétaire sapé par les falsifications et les manœuvres frauduleuses. C'est alors que le monde perdit sa foi en l'argent. La confiance renaîtra cependant au cours du moyen âge, mais durant cette période la valeur de la monnaie variait suivant la fantaisie du souverain qui la faisait frapper. Une monnaie stable était chose rare.

Le monde moderne a suivi l'exemple de la Banque d'Angleterre (fondée en 1694) en adoptant le papier-monnaie et, comme la Grande-Bretagne en 1931, il a également abandonné l'étalon-or. C'est pourquoi l'on ne peut plus aujourd'hui échanger le papier-monnaie contre des métaux précieux. La valeur de cette monnaie réside uniquement dans la quantité de marchandises ou de travail qu'elle représente. Au cours de ce vingtième siècle le pouvoir d'achat a d'ailleurs été très variable. Autrefois les princes de l'Europe jonglaient avec la valeur de la monnaie en réduisant la quantité d'or que contenaient les pièces sans changer leur forme ou leur dénomination. Mais, alors même que l'Etat s'efforçait d'assurer la stabilité de la monnaie, celle-ci n'en connaissait pas moins bien des fluctuations.

En Grande-Bretagne, durant la Première Guerre mondiale (entre 1913 et 1920) la circulation des coupures et des billets de la Banque d'Angleterre décupla, passant de 45 à 507 millions de livres. Parallèlement, le coût de la vie devint deux fois et demie plus élevé. Quand éclata le Seconde Guerre mondiale, la Grande-Bretagne avait des billets et de la monnaie en circulation pour une valeur de 635 millions de livres. En 1948 le volume monétaire avait atteint 1534 millions de livres et le coût de la vie avait augmenté de 44 pour cent depuis 1939.

Les inflations les plus saillantes

En Allemagne et en Autriche, où l'on ne put enrayer l'inflation, les conditions étaient bien pires. James P. Warburg, décrivant la situation après la Première Guerre mondiale, dit à la page 57 de son livre *Money Muddle* (la confusion monétaire): « Dans ces pays l'épargne disparut complètement; la classe moyenne cessa d'exister; l'édifice social tout entier fut bouleversé. Plusieurs riches spéculateurs tels que Stinnes et Castiglioni édifièrent une fortune colossale et d'autres parvinrent à récupérer quelques débris parmi les ruines, mais le commun peuple se trouva sans ressource. Dans d'autres pays tels que la France, la Belgique et l'Italie, la même tendance commença à se dessiner, mais on parvint à enrayer la catastrophe; on ne put toutefois éviter de grandes souffrances et beaucoup de misères. » Il va sans dire que lorsque règne pareil état de choses la dette publique tout entière est résorbée car un bon de mille marks ne compte plus quand le mark est sans valeur. Warburg ajoute: « Le gouvernement s'est livré à une véritable escroquerie à l'égard de tous les citoyens qui ont acheté ses obligations (tel l'emprunt de la guerre). » Il a fait pis, car l'argent prêté au gouvernement a disparu et avec lui toutes les économies du peuple.

A la fin de 1919, la couronne autrichienne avait perdu 95 pour cent de sa valeur et le mark allemand 90 pour cent. En avril 1921 le mark valait 22 francs français et deux ans plus tard seulement dix centimes. Ce n'était qu'un début! En novembre 1923, l'inflation avait atteint de telles proportions en Allemagne qu'il fallait un *trillion* de marks-papier pour égaler la valeur d'*un* seul des anciens marks-or. Manifestement la confiance que les Allemands avaient mise dans l'argent était bien mal placée.

Cependant, l'inflation qu'a récemment connue la Hongrie a été pire encore. Quand, après une année de crise monétaire, le pengö fut remplacé par le florin, ce fut au taux de *400 octillions* de pengös pour un florin. Comme le pengö de 1938 valait 2,07 florins-or, il fallait 828 octillions (828 000 000 000 000 000 000 000 000 000) de pengös dépréciés pour égaler un pengö d'avant-guerre. Voilà ce qu'on peut appeler de l'*inflation!*

Pourquoi le système monétaire hongrois s'est-il effondré de la sorte? Pour des raisons politiques, les dirigeants économiques jugeant bon de recourir à l'inflation afin de faire face aux dépenses gouvernementales. Plus le gouvernement hongrois émettait de l'argent pour payer ses notes, plus les prix augmentaient et plus il lui fallait d'argent pour remplir ses autres obligations. Finalement, cette inflation provoquée par les dirigeants atteignit le point où l'argent n'avait plus aucune valeur.

Difficultés françaises

La crise monétaire qui sévit en France après la guerre n'était pas la première que connaissait ce pays. En 1715 Louis XIV venait de mourir; il laissait le Trésor vide, une dette énorme, des impôts ruineux et un peuple appauvri. En 1716, John Law, un financier écossais, fonda à Paris une banque, laquelle émit des billets en quantités toujours croissantes, avec une réserve monétaire relativement constante. Entre avril 1719 et mai 1720, la Banque royale émit des billets pour une valeur nominale trois fois supérieure à celle de tout l'argent existant dans le pays. Soudain le public perdit confiance, la panique s'ensuivit et en quelques jours le système entier s'effondra. Les billets de banque étaient sans valeur; un historien de l'époque déclara même: « Le possesseur de cent millions de billets de banque pourrait mourir de faim dans la rue. »

Une autre inflation eut lieu en France à la fin du même siècle quand, après la Révolution, l'Assemblée Constituante émit les fameux assignats. Le gouvernement s'obstina à les imprimer alors que sévissaient le chômage et une extrême misère et que les prix continuaient à monter. Entre 1789 et

1795 leur valeur diminua, ne représentant finalement que 8 pour *mille* de leur valeur initiale.

Toujours en France, au cours de la Première Guerre mondiale, les prix progressèrent jusqu'au triple de leur ancien niveau (le franc avait donc perdu les deux tiers de sa valeur). Mais c'est après la guerre que le franc (comme la lire en Italie) atteignit son point le plus bas. En 1919 il avait diminué de 50 à 60 pour cent. Alors qu'autrefois il ne fallait qu'un peu plus de cinq francs pour un dollar américain, en mai 1924, il en fallait 28 et en février 1953, 411! L'argent est loin d'être une garantie de sécurité.

De nos jours, bien d'autres pays ont connu des inflations. En mai 1953, l'Indochine dut dévaluer sa monnaie. Le 30 de ce même mois, les dirigeants communistes de Tchécoslovaquie répudièrent leurs engagements d'après-guerre, y compris les bons d'Etat. Ils confisquèrent virtuellement toutes les économies, ne laissant au peuple qu'une nouvelle couronne pour cinquante qu'il avait épargnées. Nous constatons ici une fois de plus que l'opportunité politique peut causer la perte des économies de toute une vie.

Aux Etats-Unis

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, entre 1939 et 1945, le coût de la vie aux Etats-Unis augmenta de 30 pour cent et entre août 1945 et août 1948 d'encore 35 pour cent. L'inflation était plus grande immédiatement après la guerre que pendant, car personne n'était satisfait de ses revenus ou de son traitement. Les fermiers prospéraient, mais enviaient les revenus des citadins; les fabricants, comme les négociants, avaient fait de grands bénéfices, mais ils en voulaient davantage pour parer à la crise qu'ils prévoyaient; les syndicats exigeaient des salaires plus élevés et en bien des cas ils eurent gain de cause. Tout cela provoqua une hausse des prix; chaque classe formula de nouvelles revendications et bien souvent obtint satisfaction. Salaires et prix montèrent en flèche, se poursuivant jusqu'à l'inévitable inflation. Tous ceux qui s'étaient confiés en leurs économies virent leur argent perdre peu à peu sa valeur. La valeur du dollar a en effet diminué de près de 50 pour cent.

Pourquoi la guerre provoque-t-elle l'inflation?

Il ressort de ce qui précède que c'est généralement en temps de guerre que se produisent les plus grandes inflations. Un auteur en explique très simplement la raison en ces termes: « Supposez que vous et votre voisin possédez chacun une maison et 1000 dollars. Si vous achetez tous les deux pour 1000 dollars de dynamite afin de faire sauter la maison l'un de l'autre, votre situation financière à tous deux ne s'en trouvera guère améliorée. C'est exactement ce que font les nations belligérantes avec cette différence qu'elles dépensent plus qu'elles ne possèdent et s'endettent profondément. »

Que peut faire une nation qui doit trouver de l'argent pour faire la guerre? Elle peut (1) lever des impôts, solution qui n'est guère appréciée des électeurs; (2) emprunter de l'argent au peuple (lui vendre des bons), méthode qui est moins impopulaire; (3) créer de l'argent de plusieurs façons, solution facile mais qui provoque l'inflation. Il en ressort que le moyen le plus sûr est le moins populaire. Dans son livre *A Discussion of Money*, le professeur Coulborn fait deux déclarations intéressantes à ce sujet: « Nous verrons que l'inflation est en effet une politique indispensable dans une nation moderne qui participe à la guerre totale. » « En temps de guerre... on doit se servir de l'inflation comme s'il s'agissait d'impôts pour diminuer le pouvoir d'achat du peuple par une hausse des prix. » Le gouvernement dépense beaucoup et le peuple dispose de plus d'argent, mais la quantité de marchandises disponibles n'augmente pas; il est fort probable qu'elle diminue. Puisqu'il y a moins de marchandises; les prix augmentent et l'argent perd sa valeur. C'est pourquoi l'argent ne signifie pas la sécurité, à moins que la paix ne soit assurée.

Il est agréable de posséder de l'argent, mais sa valeur réside uniquement dans son pouvoir d'achat, et l'on n'est pas encore parvenu à le stabiliser. Lorsque l'homme doit lutter avec ce qu'il considère comme son moyen de sécurité, il est grand temps qu'il se confie en quelque chose de plus sûr. C'est pourquoi le prochain et dernier article de cette série aura pour titre: « Les vraies richesses — En quoi consistent-elles? »

Faits divers sur la transfusion sanguine

Aussi particulier que les empreintes digitales

Le Dr Weiner, le plus grand spécialiste contemporain dans le domaine des transfusions sanguines, a dit qu'il n'est pas impossible que le sang soit aussi particulier à un individu que les empreintes digitales. Le microscope électronique vient de confirmer cette constatation du Dr Weiner. Les globules rouges du sang qui paraissaient plats sous les microscopes ordinaires se révèlent granulés quand ils sont grossis 80 000 fois. D'après des comparaisons on a pu constater que les globules rouges sont différents chez chaque personne. — *Newsweek*, 26 octobre 1953.

Toujours par tâtonnements

Au début de l'histoire des transfusions sanguines les médecins avaient si peu de connaissances sur le sang qu'ils essayaient de donner du sang animal aux humains. Par tâtonnements, ils découvrirent que le sang animal n'est pas compatible avec le sang humain. De la même façon, ils apprirent progressivement que le sang d'un humain n'est pas toujours identique à celui d'un autre humain mais qu'il existe quatre groupes sanguins principaux, qu'ils appelaient A, B, AB, et O. Après d'autres tâtonnements souvent mortels, ils découvrirent le facteur Rh (Rhesus) c'est-à-dire que non seulement le sang de chaque personne appartient à un des groupes précités mais qu'en plus il est soit Rh négatif, soit Rh positif. Par la suite, d'autres accidents de transfusion permirent d'établir un certain nombre de sous-groupes.

Il semble que la méthode n'ait pas changé et que c'est toujours par tâtonnements que les médecins découvrent d'autres risques causés par les transfusions sanguines. Nous citons à ce sujet le rapport suivant publié dans *Science News Letter* du 21 novembre 1953:

« Dans un rapport soumis au *Canadian Medical Association Journal* du mois d'octobre, les docteurs D.-I. Buchanan, S. Hanson et M. Schwarz d'Edmonton (Alberta) avertissent que l'utilisation du sang d'un donneur universel comporte parfois certains dangers.

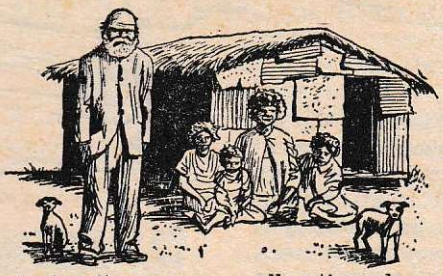
» Le sang d'un donneur universel appartient au groupe O. En général on peut le donner en toute sécurité à un malade du même groupe ou de n'importe quel autre groupe [en fait, c'est le seul que l'on puisse donner à ceux du groupe AB]. Cependant, si le donneur universel a reçu des injections contre la typhoïde, le tétanos ou certaines autres maladies pour lesquelles on utilise des vaccins préventifs, son sang peut s'en trouver modifié et n'être plus compatible avec ceux des autres groupes sanguins.

» Ces médecins d'Edmonton ont découvert ce fait tout récemment, quand une de leurs malades mourut à la suite d'une transfusion sanguine qui avait provoqué un blocage des reins. La patiente avait du sang A. Au cours d'une intervention chirurgicale pour le cancer on lui donna une transfusion de sang du même groupe. Elle continua à saigner assez abondamment et les réserves de sang du groupe A étant épuisées, on lui donna à deux reprises 500 cl. de sang O, de la banque de sang.

» Voyant qu'elle ne se ranimait toujours pas, on procéda à de nouvelles vérifications de son sang, prélevé avant l'opération, et de celui de la banque. Un des sangs du groupe O de la banque était compatible, l'autre ne l'était pas. On apprit que ce dernier provenait d'un donneur qui, quatre mois plus tôt, s'était fait vacciner contre la typhoïde et la paratyphoïde. »

La triste situation des indigènes australiens

De notre correspondant en Australie



PRESQUE tous les livres d'ethnologie placent l'indigène australien au bas de l'échelle de l'intelligence humaine, à cause de sa façon de vivre primitive. Son vaste pays, disent-ils, offrait de magnifiques possibilités de développement, et il n'existait même pas un jardin.

Il est vrai que l'indigène australien ne défrichait pas le sol et ne l'ensemençait pas. Il n'entretenait aucun pâturage, ne dressait aucune clôture et ne construisait même pas des demeures permanentes. Sa vie dépendait entièrement des produits sauvages qu'il trouvait dans son habitat. Il récoltait des aliments, mais n'en cultivait pas.

Peut-on mesurer l'intelligence d'un peuple uniquement au développement de son économie, à la magnificence de ses villes ou à ses exploitations agricoles? L'indigène australien ne devait-il pas posséder une vive intelligence pour assurer sa subsistance malgré la précarité de ses moyens?

Adroit chasseur, il était de plus passé maître dans l'art de découvrir sa pitance, apprenant ainsi à vivre sans agriculture. Et pourquoi ces nomades auraient-ils construit des villes et se seraient-ils créés les complications inhérentes à la vie des blancs? Ils vivaient insouciants et heureux. Devant les conflits politiques ou économiques, et l'insécurité de la vie des « civilisés », qui oserait affirmer que l'existence de l'indigène était plus éloignée de la perfection que la nôtre?

Lorsque le blanc envahit son domaine, l'indigène australien adapta, ou essaya d'adapter sa manière de vivre et de penser à cette situation nouvelle. Dans son livre *Australian Aborigines* J.-H. Sexton, président de l'Association des Amis de l'Indigène, dit à ce sujet: « Le blanc a complètement bouleversé le genre de vie de l'indigène. Celui-ci a perdu ses terrains de chasse et ses lieux sacrés; il a dû abandonner ses rites. Tout cela lui a imposé des complications qui le déroutent, et il se comporte comme un homme perdu dans la brousse. » Il a dû apprendre ce que signifie « droit de propriété » et « possession » car le blanc y attache une importance capitale. Naturellement, il est préférable qu'il n'approfondisse pas trop ces notions, car il pourrait se demander sur quelle base légale le blanc fait reposer son « droit de propriété » et sa « possession » des terrains de chasse de l'indigène.

L'invasion du blanc

Imaginez la perplexité des indigènes quand, par la force des armes, les « chrétiens » leur signifièrent qu'ils étaient à présent des intrus sur les terres où autrefois ils erraient librement. On foulait aux pieds leurs lois et leurs usages. Les blancs prirent leurs femmes et produisirent une race de métis, lesquels étaient des inadaptés tant chez les indigènes que chez les blancs. Par des actes de barbarie irréfléchis on détruisit dédaigneusement les objets de leur culte, et tout ce qui rappelait leurs légendes. Pour faire place à son bétail, le blanc s'appropria les terrains de chasse de l'indigène et lui fit bientôt connaître le prix de son occupation. Il le priva progressivement de tout ce qui lui était cher, le voua à la dégradation et en fit un malheureux déshérité dans le pays qu'il avait considéré comme sien.

Sexton, parlant de ce triste sort, cite le passage suivant d'un rapport du Commonwealth rédigé en 1920: « On n'a jamais reconnu aux indigènes australiens un droit aux terres de leurs tribus. On décréta que tous les territoires australiens relevaient de la couronne, et ils furent vendus ou loués aux colonisateurs blancs, aux termes des diverses lois agraires. Mais on ne prit aucune disposition pour assurer aux autochtones dépossédés une partie quelconque des terres de leurs tribus. » Sexton ajoute: « Il faut admettre que nous ne les avons pas traités avec une équité et une impartialité britanniques. Nous avons même souvent manqué de miséricorde envers cette race déshéritée. Nous nous sommes emparés de leur beau pays et la justice exige que nous fassions plus que de leur donner les miettes qui tombent de notre table. »

A présent, surtout dans l'Australie-Occidentale, il semble que certains indigènes croient à la possibilité d'un meilleur sort. Ils protestent contre la réglementation rigoureuse qui leur impose de continuelles restrictions. Ils insistent pour qu'on leur reconnaisse le droit de faire partie de la société. *The West Australian,* le principal quotidien de cet Etat, a publié une série d'articles qui ont favorisé cette tendance. Nous citons quelques passages frappants et pleins de bon sens de ces articles « préparés par des indigènes et rédigés par l'un d'eux ».

« Entre autres, nous ne pouvons revendiquer la pension de vieillesse ou d'invalidité ni les allocations de veuve ou de maternité, si nous avons un soixante-quatrième de sang indigène en plus que le métis véritable (lequel est 50 pour cent de race blanche ou autre, et 50 pour cent indigène). Absurde n'est-ce pas? Mais ce n'est pas drôle, quand on a payé ses impôts toute sa vie, de ne pouvoir obtenir, quand on est trop vieux pour travailler, ce qu'obtient sans difficulté tout citoyen blanc ou naturalisé, qu'il soit chrétien ou non. » — *The West Australian,* le 10 octobre 1952.

Le lendemain, d'autres articles à l'adresse des « pères blancs » plaidaient efficacement la cause des indigènes: « Ce n'est pas notre faute si nous sommes forcés d'habiter, comme beaucoup d'entre nous le font, de misérables cabanes dans des réserves indigènes. C'est votre faute! Vous avez enlevé à nos pères toutes leurs terres, leur donnant en retour le « droit » de vivre dans des réserves, sans eau, sans éclairage, arides ou marécageuses, et toujours à bonne distance de vos villes. Vous n'avez pas enseigné à nos hommes comment construire des maisons mais vous les critiquez parce qu'ils ne l'ont pas fait... sur une terre qui n'est plus à eux. Vous avez établi les réserves à proximité des lieux de déversement des ordures et des vidanges, sans nous donner des facilités pour laver nos corps et nos vêtements, puis vous vous êtes plaints publiquement parce que nous sommes minables et malodorants.

» Nous ne cherchons nullement à nous venger mais nous demandons que l'on agisse loyalement envers nous; c'est ce que tout Australien demande, et s'il le faut il n'hésitera pas à mettre le pays sens dessus-dessous pour l'obtenir. Nous avons maintenant du savon à notre disposition et nous nous en servons; certains parmi nous ont de l'instruction et nous avons l'intention de nous en servir également, si cela peut aider notre peuple à obtenir justice.

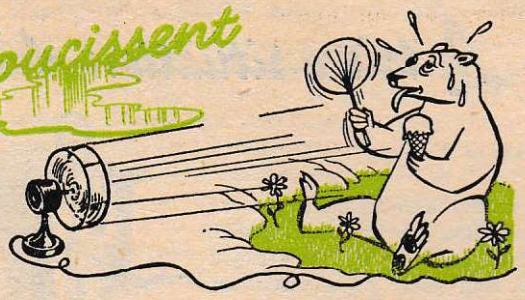
» Nous ne désirons nullement être dispensés de vos lois, nous ne demandons pas davantage une législation spéciale en notre faveur. Nous ne voulons pas de discrimination, pourvu que l'on règle avec justice les questions touchant nos intérêts et notre bien-être. » — *The West Australian,* 11 octobre 1952.

Une perspective plus rassurante

L'homme politique, ou l'écrivain le plus honnête, ne peut trouver une solution permanente au problème. C'est la connaissance de la vérité qui apportera la liberté à toute l'humanité. Jésus déclara: « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. » (Jean 8: 32, *Crampon*). Aujourd'hui la vérité a libéré de nombreux indigènes australiens. A travers tout le pays, mais particulièrement dans l'Australie-Occidentale, on les trouve dans les groupes des témoins de Jéhovah où, comme leurs frères blancs, ils ne tardent pas à apprendre à se débarrasser de leurs habitudes et croyances antiscripturales, et à conformer leur vie aux principes bibliques. La vérité divine balaye la superstition, l'ignorance et l'immoralité. Les demeures elles-mêmes se ressentent de cette éducation chrétienne car, pour la première fois, ces indigènes australiens se construisent des maisons convenables. L'approbation de Jéhovah Dieu est devenue leur bien le plus précieux.

Voilà les fruits de l'éducation chrétienne. Ces Témoins qui se sont voués à Dieu, ne sont plus des déshérités. Leurs yeux, rayonnant « de foi, d'espérance et d'amour », ils s'unissent à leurs frères de toutes les nations et sur un pied d'égalité avec eux, pour former la « grande foule » qui sert Jéhovah. Tous ces serviteurs du Très-Haut savent que c'est lui qui, sous peu, débarrassera la terre de toutes les institutions oppressives, et qu'il les remplacera par le monde nouveau de la justice, où « le méchant [ne sera] plus... Mais les humbles posséderont le pays, ils goûteront les délices d'une immense paix ». — Psaume 37: 10, 11, *Crampon.*

Les hivers s'adoucissent



AVEZ-VOUS remarqué quelque chose d'insolite durant ces derniers hivers? De nombreuses personnes trouvent qu'en moyenne ils sont moins froids. Parmi celles-ci on compte les fourreurs et les marchands de vêtements d'hiver, de patins, de raquettes, de skis, de bottes en caoutchouc et d'antigel. Ces articles ne se vendent plus comme naguère.

La nature semble elle aussi ressentir un changement car toutes les formes de vie, flore et faune, réagissent de façon semblable: elles remontent vers le Nord, ne laissant aucun doute quant à leur sensibilité aux températures hivernales plus élevées. Les météorologistes et les climatologistes ont, eux aussi, noté que le temps se modifie, ils n'ont toutefois pu déterminer l'importance de ce changement. Mais il est certain que les personnes âgées ont raison quand elles disent qu'« il ne fait plus aussi froid que jadis ». Tout fait croire que les hivers se réchauffent.

Les vieux Newyorkais se plaisent à évoquer des souvenirs d'attelages que l'on conduisait sur l'Hudson où ils allaient faire leur provision de glace. Ils racontent que ce fleuve gelait sur une épaisseur d'un mètre et qu'une température de moins 35 degrés était courante. Leonard Engel, écrit dans le *New York Times Magazine* du 12 juillet 1953 qu'« il y a cinquante ans, on pouvait en hiver traverser l'Hudson en voiture, à cheval, entre Nyack et Tarrytown, pendant plusieurs semaines. Le yachting sur glace était un sport populaire ».

Le Tibre ne gèle plus comme aux jours de l'empire romain et la Foire sur la glace, qui avait lieu chaque année sur la Tamise à Londres, n'est plus qu'un souvenir. « Le 3 février 1814 on rôtit un mouton entier sur la glace de la Tamise alors qu'aujourd'hui on ne pourrait même pas rôtir un pigeonneau sur n'importe quel fleuve important du monde occidental. » De vieilles chroniques islandaises parlent des hivers du début du quatorzième siècle, quand des bandes de loups descendaient de la Norvège jusqu'au Danemark sur la glace. La mer Baltique, entièrement gelée, formait un épais pont de glace entre la Suède et les îles danoises. Piétons et voitures traversaient la mer gelée et on aménageait même des auberges sur la glace pour la commodité des voyageurs.

Le temps change

Pourquoi n'avons-nous plus des hivers aussi rigoureux? Selon Engel, il existe d'amples témoignages pour montrer qu'à l'échelle mondiale le temps est en train de subir des variations à longue échéance. Depuis le milieu du siècle dernier, les températures annuelles moyennes ont monté de ½ à 2 degrés dans toutes les hautes et moyennes latitudes de l'émisphère Nord. A Philadelphie, cette augmentation a été de 2 degrés, à Montréal de près de 1 degré ¼ depuis les soixante-dix ans pour lesquels on possède des archives météorologiques et, en Grande-Bretagne et en Scandinavie, de ½ à 1 degré depuis 1850. Les étés se font plus chauds, mais c'est surtout en hiver que la différence est sensible ».

Ce changement de température peut paraître minime au profane, mais les météorologistes ont calculé qu'une très légère hausse de la température du globe suffirait pour fondre toute la glace des mers polaires, et le niveau de l'océan s'élèverait d'environ quarante-cinq mètres. La fonte totale de la calotte arctique signifierait la fin de New-York, de Londres et d'autres grands ports. Le niveau de l'océan est déjà plus élevé. Les observations faites au cours du siècle écoulé ont permis de constater « une hausse de six centimètres dans le niveau de la mer à New-York ». Le niveau d'eau des Grands Lacs s'est élevé considérablement à cause de la fonte de la neige et de la glace des régions septentrionales du Canada. On dit que l'eau du Lac Ontario a atteint son « niveau le plus élevé depuis quatre-vingt-douze ans », indice d'une hausse de température dans le Nord.

Indiscutablement, le Canada se réchauffe. « Les études faites au bureau météorologique de Toronto sur la hauteur annuelle moyenne des chutes de neige indiquent une baisse de cinquante centimètres en moins de cent ans. De même les archives de l'université de McGill indiquent une baisse de soixante-dix centimètres en un peu plus de cinquante ans. » Le professeur D.-P. Kerr, climatologiste à l'université de Toronto (section de géographie) a remarqué que les températures hivernales de la région du Yukon accusent une hausse d'un peu plus de quatre degrés depuis 1901. « Dans les Alpes, au Groenland, dans l'Alaska, les hivers ne sont plus suffisamment longs ou rigoureux pour compenser la fonte des glaciers en été, et presque toutes les grandes banquises sont en régression. Au Spitzberg, la température moyenne, en hiver, a monté de 10 degrés depuis 1910 et le port reste libre, maintenant, pendant 200 jours par an. » Il y a quarante ans, il n'était ouvert à la navigation que quatre-vingt-quinze jours par an.

Le retrait des glaciers dans le monde entier est peut-être la meilleure preuve que le climat se réchauffe. Neville Richardson dit que « la calotte glaciaire se retire vers le pôle Nord et se trouve déjà à des centaines de kilomètres au nord de ses limites d'il y a une cinquantaine d'années ». William Baxter ajoute ces témoignages: « Dans la Norvège méridionale l'immense glacier Jostedal s'est retiré de plus de 150 mètres depuis 1910... Dans les Alpes, la Jungfrau a diminué de 45 centimètres par an entre 1926 et 1946... En Amérique du Nord le grand glacier Nisqually, sur le flanc du Mont Ranier dans l'Etat de Washington, a perdu un cinquième de sa longueur en quatre-vingt-dix ans... La zone volcanique du Mont Shasta en Californie a perdu cinquante pour cent de sa calotte de neige en 25 ans. Bientôt, peut-être, le nom du Glacier National Park n'aura plus aucun sens, car si la fonte des glaces continue à sa vitesse actuelle, il ne restera plus de masses de glace en mouvement dans les Montagnes Rocheuses du Montana... La limite des neiges dans les Andes d'Amérique du Sud est remontée de plus de 800 mètres depuis soixante ans et cette régression a occasionné une hausse de température de 4,4 degrés depuis 1890. En Nouvelle-Zélande les glaciers qui avaient 60 mètres d'épaisseur n'en ont plus que 45. En Afrique aussi le volume des glaciers diminue. »

Thermomètres naturels

Les thermomètres naturels confirment ces abondants témoignages du réchauffement du globe. Jéhovah Dieu, le Créateur, a doué les animaux, les plantes et les insectes d'instruments météorologiques beaucoup plus perfectionnés que ceux que les hommes fabriquent. La flore et la faune sont infiniment plus sensibles que l'homme aux variations de température et s'y adaptent plus vite. C'est pourquoi les changements révolutionnaires que connaît actuellement le climat provoquent des déplacements vers le Nord.

Les poissons n'errent pas au hasard mais fréquentent certains « pâturages », et leurs migrations permettent de déterminer les changements progressifs dans la température de l'eau. Par exemple, « en 1919, la morue s'est montrée pour

la première fois au large du cap Godthaab, par 64 degrés de latitude nord sur la côte ouest du Groenland. En 1948 on la trouvait par 73 degrés de latitude, et la morue était devenue une partie essentielle du régime des Esquimaux. » Baxter rapporte que ces eaux « donnent actuellement jusqu'à un million de tonnes de morue par an. Dans aucune région du monde on ne pêche une même sorte de poisson en telle quantité ». Ces pêcheries sont situées à près de 1000 kilomètres au nord des frayères que fréquentait la morue il y a trente ans. L'églefin, le flétan, le hareng, le sphyrène et les poissons à chair rouge ont également émigré vers le Nord. Des études dans ce domaine révèlent que certains poissons ont remonté vers le Nord de 500 à 1200 kilomètres.

Quant aux mammifères, on trouve actuellement le tatou, originaire du Mexique, dans la partie septentrionale de l'Oklahoma, à 1100 kilomètres au Nord de son habitat normal. Et selon M. Baxter, « le blaireau s'est déplacé de 300 kilomètres vers le Nord: depuis trois ans on le prend dans le Manitoba occidental. Dans ce même Etat, au moins jusqu'au 55ème parallèle, on trouve aussi le cerf de Virginie, à près de 500 kilomètres plus au Nord qu'auparavant ». Il paraît aussi que l'ours blanc a remonté de 800 kilomètres vers le Nord et l'élan de 250 kilomètres.

Les récoltes aussi se déplacent

Même les récoltes subissent l'influence des températures plus clémentes. Selon le professeur Keranen, la saison des cultures en Finlande s'est allongée de 20 à 24 jours. On laboure des champs dans les régions montagneuses « qui étaient ensevelies sous la glace depuis 600 ans ». Des mousses et des lichens poussent sur des roches de l'Antarctique et « on a également constaté la présence d'une zone chaude à 280 kilomètres du pôle Sud ». La production de blé et de seigle a augmenté dans les régions nordiques où on ne les avait jamais vus. Le 12 août 1952, le professeur Hans W. Ahlmann de l'université de Stockholm déclara dans une conférence prononcée à Washington devant l'Association géographique américaine: « Quant à la flore de la Finlande, on remarque une nette tendance vers une floraison plus hâtive, une maturation plus précoce des baies et des graines ainsi qu'une défoliation plus tardive. Les régions où pousse la flore s'étendent de plus en plus vers le Nord. »

La cause

Au dire du professeur Hare, les fluctuations climatiques sont une réalité incontestable, mais les recherches se poursuivent toujours pour déterminer leur cause possible ainsi que leur durée éventuelle. Jusqu'à présent on ne donne aucune explication précise à ce sujet. Certains attribuent ces changements aux grands courants maritimes, d'autres à la circulation des masses d'air. Le Dr C.-E.-P. Brooks, astrophysicien et ancien secrétaire de la Smithsonian Institution, croit qu'elles sont en grande partie la conséquence de radiations solaires. D'autres encore penchent vers l'hypothèse d'une légère variation dans l'inclinaison de l'axe de la terre. Le Dr Harry Wexler, directeur des Services scientifiques du Bureau météorologique des Etats-Unis, pense plutôt que le réchauffement est la conséquence d'un déclin de l'activité volcanique. Une autre hypothèse attribue cette élévation de la température à une augmentation du pourcentage d'acide carbonique dans l'atmosphère. Bien que les météorologistes soient encore indécis quant aux causes des changements de notre climat, ils reconnaissent qu'effectivement celui-ci se modifie.

DE nos jours où la criminalité chez les enfants fait des progrès alarmants, on rejette généralement comme vieux jeu le conseil scriptural qui recommande aux parents de ne pas épargner la verge. Pourtant, les tentatives des hommes qui se sont crus plus sages que Dieu ont contribué à l'effroyable augmentation du nombre des enfants criminels. Lorsque les parents n'usent pas de leur autorité légitime, laquelle est symbolisée par la verge, les enfants deviennent têtus. Que de fois ils refusent d'accepter une remontrance de leurs parents, malgré les années d'expérience de ceux-ci. Les jeunes apprendront une précieuse leçon en observant les bêtes des champs, des forêts et des eaux.

Un témoin oculaire décrit la manière dont un jeune busard des marais était dressé par ses parents. Il planait avec l'un d'eux au-dessus d'une large étendue de terrain marécageux. Plus bas, un pic s'élança de la lisière d'un bois. Il passa en-dessous des deux rapaces, montant et descendant au rythme des battements rapides et vigoureux de ses ailes. Le busard fondit sur le pic, le saisit au vol, et, suivi de près par son élève, remonta de quelques centaines de mètres en le tenant dans ses serres. Soudain, le parent relâcha le pic. Le jeune s'abattit sur lui et le rattrapa avant qu'il ait pu gagner la forêt protectrice. C'est ainsi que le busard enseignait à son petit l'art d'attraper une proie dans les airs. Il apprenait donc par l'observation et par l'expérience.

De même, les jeunes hirondelles s'élancent de leur gîte pour saisir des insectes que leurs parents laissent tomber près d'elles, apprenant ainsi à happer leur nourriture au vol. La chouette à terrier rapporte des insectes à moitié morts afin que ses petits s'exercent à les prendre. C'est ainsi que les jeunes bêtes sauvages vont à l'école, et quand les cours sont terminés, elles sont capables d'assurer leur subsistance. Après cette instruction donnée par les parents, elles doivent mettre en pratique ce qu'elles ont appris. Des chasseurs racontent comment les jeunes castors s'exercent à construire des barrages de boue et de brindilles dans les ruisseaux. Tout comme les garçonnets qui s'amusent avec des jouets mécaniques, et les fillettes qui habillent leurs poupées, les jeunes castors acquièrent en jouant l'expérience qui leur sera d'une importance vitale plus tard. Les loutres portent leurs petits sur le dos jusqu'en eau profonde, et là elles leur enseignent à nager. Vers la fin de l'été les jeunes marmottes d'Amérique commencent à s'exercer à creuser des terriers qu'elles n'utilisent pas.

Quand le jeune chimpanzé atteint l'âge de huit ou neuf mois, sa mère décide que le moment est venu de le préparer à la vie. Doucement, elle dégage les petits poings de sa fourrure, et les place autour d'une branche mince, puis elle prend son petit par la taille et l'éloigne de son corps. Effrayé et désorienté, l'élève retire ses mains de la branche et pousse des cris de reproche. Mais la mère fait la sourde oreille et recommence le jeu patiemment, jusqu'à ce que l'apprenti parvienne à se suspendre seul aux branches.

Très tôt, les parents apprennent au jeune faon l'art de « se figer ». Un témoin dit en décrivant les déplacements des chèvres dans les montagnes de l'Ecosse, que « celles-ci font passer les jeunes devant elles quand elles franchissent les rochers les plus dangereux. Si le chevreau fait un faux pas, la mère le redresse d'un coup de corne ». L'ourse grizzli enseigne à son ourson où il faut creuser pour trouver des tubercules amers et piquants, et lui fait connaître la douceur caractéristique du miel sauvage. En jouant, elle lui apprend à se défendre. L'ourson doit bien savoir ses leçons, car dans sa deuxième année il doit affronter seul les dangers de la vie.

Une éducation progressive

Beaucoup d'animaux donnent à leurs petits une instruction progressive dont le programme est presque humain. La femelle du raton laveur par exemple enseigne ses rejetons à chasser, pêcher et se défendre. Un peu à la fois ils apprennent comment traquer les souris, attraper les grenouilles, déterrer les larves d'insectes, trouver les raisins sauvages et le meilleur maïs. Ils doivent apprendre à se servir avec sagacité de leur odorat, de leur vue, de leur toucher et de leur ouïe. Ils doivent savoir distinguer les bruits de la nature qui ne sont pas à craindre: le grésillement du grillon, le cri animal de l'engoulevent, le plouf de la grenouille sautant dans l'eau, le couic de la souris des champs, le meuglement de la vache et le hennissement du cheval.

Le renard rouge emploie un système soigneusement élaboré pour apprendre à sa progéniture comment subvenir à ses besoins. Quoi d'étonnant, puisque le renard est réputé pour son astuce. Aussitôt sevrés, les renardeaux vont à l'école maternelle: la mère commence à apporter dans la tanière des souris, des oiseaux et des lapins qu'elle a pris. Un peu plus tard les petits commencent l'école primaire: au lieu d'apporter les souris et les oiseaux dans la tanière, la mère les laisse à l'entrée. Progressivement, elle les dépose à un mètre ou deux de l'entrée, puis plus loin encore. Avant de recevoir leur certificat d'études, les renardeaux doivent se montrer capables de trouver leur nourriture dans un rayon de plusieurs centaines de mètres. C'est au cours supérieur qu'on leur apprend la ruse. Les parents dissimulent leur proie en-dessous des feuilles mortes ou ailleurs, afin d'obliger les jeunes à se servir de leur nez, aussi bien que de leurs yeux, pour trouver leur dîner. On se représente facilement les nombreux tours que les vieux renards révèlent aux renardeaux quand ils les enseignent à échapper à leurs ennemis.

L'obéissance signifie la vie

A l'école de la nature, les animaux doivent apprendre beaucoup plus que l'art de subvenir à leurs besoins. Ils doivent apprendre également l'obéissance. Chez les bêtes sauvages la règle est d'obéir pour vivre; car désobéir, c'est mourir. Cette leçon vitale doit être bien assimilée. C'est pourquoi les parents ne peuvent se permettre de « ménager la verge ».

Le livre *The Lost Woods,* explique comment la femelle de l'écureuil s'y prend. Un homme longeait une route bordée d'érables, quand un jeune écureuil gris descendit d'un tronc d'arbre et sans crainte courut vers lui par petits bonds en agitant gaiement sa queue à chaque saut. Mais à environ six mètres de l'homme, le petit animal s'arrêta brusquement; il avait perçu dans les branchages au-dessus de lui un effroyable caquetage. Sa mère descendait précipitamment le long du tronc; elle se hâta vers son rejeton et le gronda en criant à tue-tête. Elle le pinça si fort qu'il sursauta, puis, le saisissant par la nuque elle le traîna au pied de l'arbre. Grâce à sa mère qui n'avait pas « ménagé la verge » ce petit écureuil avait appris une leçon de prudence qui pourrait bien lui sauver la vie un jour.

En vérité, l'obéissance mène à la vie. Un jour un fermier aperçut un renard gris guettant un troupeau de dindonneaux qui prenaient leurs ébats. La mère, gloussant doucement, les appela près d'elle, mais les jeunes, friands de sauterelles, ne semblaient nullement disposés à l'obéissance. L'un d'eux se montrait particulièrement téméraire. La sauterelle dont il voulait se délecter s'envola de l'autre côté de la clôture en lattes, derrière laquelle le renard était tapi. Le jeune volatile s'élança vers sa proie mais sa mère l'appela. Les yeux luisant, le renard s'avançait doucement dans l'herbe; il croyait le moment propice pour isoler le dindonneau du troupeau et fondre sur lui avant qu'il pût fuir. La situation était critique mais tout finit bien car le dindonneau écouta l'avertissement de sa mère. Il hésita un instant puis se décida à renoncer à sa petite aventure et il rejoignit le troupeau. Déçu, le renard se glissa à travers la clôture mais la dinde, l'apercevant, donna l'alarme, et le troupeau put se mettre à l'abri.

La curiosité des girafeaux les attire vers tout ce qui marche ou rampe, et pour satisfaire cette curiosité ils s'éloignent souvent de leurs parents. Ils ne peuvent apprendre eux-mêmes combien cette témérité est folle, car une telle expérience leur serait fatale. Beaucoup de jeunes girafes seraient plus prudentes aujourd'hui, si un lion n'en avait pas fait un festin succulent! L'entêtement entraîne inévitablement la mort. Pourtant, il arrive que le girafeau ne prête aucune attention aux mouvements de tête et aux reniflements avertisseurs des parents alarmés. Il faut bien alors que la mère accoure près de lui pour le mettre en sécurité à force de vigoureuses poussées. Les girafes ne peuvent se permettre de « ménager la verge »: les girafeaux ne sont pas capables de se mesurer avec des lions et des léopards.

Les lionceaux aiment jouer avec leurs parents. Mais parfois, comme les chatons, ils s'oublient dans l'animation du jeu, deviennent brutaux et sortent leurs griffes. Immédiatement, la patte maternelle ou paternelle assène un coup qui, manifestement, ne fait pas partie du jeu! Au Parc zoologique national de Washington quatre petits tigres jouaient avec leur mère mais le jeu était sans doute trop monotone pour l'un d'eux qui donnait constamment des coups de griffe à la face de la tigresse. Au début, celle-ci se contentait de les éviter, mais voyant que le jeune étourdi continuait son manège, elle lui prit la tête dans sa gueule et la serra fortement. Lorsqu'elle le relâcha, il pleurnicha un peu, mais quand il rejoignit ses frères et sœurs il jouait convenablement.

L'exemple du cerf de Virginie nous montre une fois de plus combien la correction peut être salutaire. Un témoin oculaire raconte qu'un faon s'obstinait à sortir de l'abri de la forêt pour aller en terrain découvert où sa mère était occupée à brouter. Comme il persistait dans sa désobéissance, la biche l'amena à la lisière de la forêt où croissaient des broussailles et des fougères et lui administra une volée de coups de pied sur le cou. Là-dessus le faon se coucha tranquillement jusqu'à ce que sa mère ait terminé son repas.

Dans le Sequoia National Park, il existait autrefois sur la Colline des Ours, une voirie où l'on déchargeait les déchets des divers campements tous les après-midi à la même heure. Les ours attendaient dans les bois environnants pour descendre manger. Quelquefois ils étaient nombreux et il était intéressant de voir ce qui se passait quand les ourses s'y rendaient avec leurs oursons. A la lisière des bois, avant de rejoindre les autres adultes sur le tas de déchets, l'ourse faisait monter les oursons dans un des immenses arbres. Parfois ils descendaient pour suivre leur mère. Celle-ci se retournait alors avec un grognement et les jeunes se sauvaient promptement dans l'arbre. Parfois même l'ourse distribuait quelques lourds coups de patte pour donner plus de poids à son ordre. Cette discipline était salutaire pour les oursons, car s'ils étaient descendus, là où les grands ours mangeaient, ceux-ci les auraient blessés ou tués. En effet, les ours adultes tuent les jeunes privés de la protection de leur mère.

Pour modèle des ours en peluche on prit le koala, qui est un marsupial grimpeur, natif de l'Australie. Les femelles savent que c'est folie de permettre aux petits d'en faire à leur tête. A ce sujet on peut lire ce qui suit dans la revue *Natural History* (septembre 1948): « Un jeune koala, en captivité avec sa mère, avait l'habitude de grimper jusqu'à l'extrémité des branches les plus minces, où sa mère ne pouvait le suivre. Les gardiens voyaient bien que celle-ci était inquiète et ils se

demandaient ce qu'elle allait faire. A la première occasion elle saisit son rejeton et lui administra une mémorable fessée! Le jeune koala hurla si fort que les voitures s'arrêtèrent, et que les gens vinrent voir ce qui se passait. Mais la mère ne se souciait ni des hurlements, ni des spectateurs; elle continua à administrer la correction jusqu'à ce qu'elle l'ait jugée suffisante. Il paraît que le jeune koala savait fort bien pourquoi il était puni, et qu'il ne recommença plus son exploit. »

« La verge de la correction »

Certains éducateurs actuels enseignent que l'on devrait permettre aux enfants de se développer selon leurs penchants naturels. Or, nous constatons que dans la nature, les animaux instruisent et disciplinent leurs rejetons. C'est non seulement la façon naturelle d'élever les enfants, mais c'est surtout la méthode scripturale: « Celui qui ménage sa verge hait son fils, mais celui qui l'aime le corrige de bonne heure. » (Proverbes 13: 24, *Crampon*). Pour bien élever leurs enfants, les parents devraient employer la « verge de la correction », exerçant leur autorité légitime d'une manière pratique et scripturalement sage.

Dans la nature l'obéissance signifie la vie; la désobéissance, la mort. Cette règle s'applique avec autant de force aux enfants des hommes. Elle est même plus importante pour ceux-ci, car elle représente la volonté de Dieu. En effet, il est écrit: « Enfants obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. Honore ton père et ta mère — c'est le premier commandement, accompagné d'une promesse, — afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre. » (Ephésiens 6: 1–3, *Crampon*). Il est indispensable que les enfants qui ont des parents « dans le Seigneur » — lesquels se sont voués à faire la volonté de Jéhovah — apprennent l'obéissance. Leur vie éternelle en dépend car c'est en apprenant l'obéissance envers leurs parents chrétiens que les jeunes deviendront des enfants obéissants de Jésus-Christ, le « Père Eternel », et qu'ils obtiendront la vie sans fin dans le paradis du monde nouveau.

Les Témoins de Jéhovah prêchent par toute la terre

Côte-de-l'Or

LA Côte-de-l'Or fait partie des quatorze colonies et protectorats formant ce qu'on appelle l'Afrique anglaise. Ce pays satisfait à lui seul plus du tiers de la consommation mondiale de chocolat.

La Côte-de-l'Or est également renommée pour un autre genre de prospérité, celle qui a son origine dans la Bible. Le message que contient cette dernière est proclamé par les témoins de Jéhovah. Peu nombreux encore il y a six ans, on compte aujourd'hui au moins un témoin de Jéhovah pour 790 personnes.

En plein centre d'Accra, la capitale de la Côte-de-l'Or, se trouvent les bureaux de la filiale de la Watch Tower Society où l'on s'occupe de l'œuvre de prédication effectuée dans le pays. Dans cette ville prospère, les témoins de Jéhovah prêchent activement.

Ils prêchent également dans la « brousse ». Voici ce que rapporte d'un territoire isolé de cette vaste brousse l'un de nos ministres itinérants: « Avec le guide-interprète nous avons suivi péniblement pendant une douzaine de kilomètres une piste étroite et poudreuse — envahie par les broussailles au point d'être par endroit inaccessible aux rayons d'un soleil éclatant — pour arriver finalement dans un petit village composé de nombreuses huttes de boue séchée.

» Immédiatement nous sommes allés voir le chef du village. Après les salutations d'usage, nous lui avons expliqué le but de notre visite: faire connaître aux habitants de son village la bonne nouvelle du Royaume. Il s'ensuivit que le chef s'abonna sans hésiter au périodique *La Tour de Garde* en Twi et pendant les cinq jours suivants nous accompagna dans une longue randonnée à travers la brousse, au cours de laquelle nous avons visité les villages et les compounds isolés se trouvant dans un rayon de douze kilomètres. Venant de la part d'un homme de plus de soixante ans, le fait de parcourir une telle distance à pied et sur des pistes brûlées par le soleil, bloquées de temps en temps par des troncs d'arbre abattus ou des cours d'eau, témoigne avec éloquence de son désir sincère d'acquérir la connaissance exacte de la vérité contenue dans la Parole de Dieu. En effet, à la fin de cette semaine d'entraînement, il commença à parler lui-même de la connaissance vivifiante à des personnes qui avaient faim de nourriture spirituelle. Quelques-unes d'entre elles s'interrogeaient disant: « Le chef est-il également un témoin de Jéhovah? »

» Dans ces compounds isolés nous avons rencontré toutes sortes d'hommes. Certains avaient les doigts des mains et des pieds consumés par la lèpre. D'autres étaient des païens, profondément enracinés dans le culte de dieux de bois et de pierre. Les idoles qu'ils adorent sont faites de leurs propres mains et cependant certains ont été habitués à vivre dans la crainte perpétuelle de ces divinités. Quelle joie de pouvoir parler à ces gens, de leur expliquer que le royaume de Dieu mettra un terme au règne de la maladie, des douleurs et de la mort!

» On remarque toutefois que l'Africain se méfie de plus en plus des missionnaires et des missions, surtout à cause de l'orientation commerciale des Eglises. L'Africain accorde beaucoup d'importance aux funérailles, et s'il choisit une religion il optera le plus souvent pour celle qui, à son avis, lui fera les meilleures funérailles. Mais maintenant il lui arrive d'être désorienté, car pratiquement toutes les Eglises refusent de se charger des funérailles d'un de leurs membres qui n'a pas régulièrement versé au denier du culte. Il faut que ses parents et amis se cotisent et payent à sa place pour que l'Eglise accepte de l'enterrer. Bon nombre d'Africains restent attachés à leur Eglise parce qu'ils craignent de mourir et de ne pas avoir un enterrement religieux. Au sein de cette superstition religieuse nous (les témoins de Jéhovah) trouvons un champ fertile pour semer la vérité contenue dans la Bible.

» Récemment, par exemple, un vétéran de la Seconde Guerre mondiale qui avait combattu en Inde et en Birmanie revint dans son village pour devenir prêtre fétichiste et enseigner des langues. Un jour ce prêtre fut confronté avec un témoin de Jéhovah qui, s'il était illettré, n'en cita pas moins des passages bibliques par cœur. Cela surprit le prêtre. Lorsqu'il entendit le verset quarante-quatre du deuxième chapitre de Daniel, il hésita un moment puis comprit qu'en suivant ce monde il ne serait pas dans le bon chemin. Il renonça donc à ses premières fonctions et devint un ministre actif dans les rangs des témoins de Jéhovah.

» Dans la brousse on peut s'attendre à tout et en général tout arrive. Nous devions donner une conférence publique. « Harmaguédon — la guerre qui mettra fin à toutes les guerres », à l'abri d'un grand arbre. Les habitants du village, intéressés et curieux d'entendre ce message qu'un blanc était venu leur apporter de si loin, vinrent et s'installèrent sur les racines de l'arbre qui couraient à la surface du sol. Quand la conférence fut commencée il se mit à pleuvoir. Mais avant que l'averse ne devînt inquiétante, le président local de l'Eglise presbytérienne nous envoya dire qu'il nous permettait de disposer de l'église pour terminer la conférence. On annonça ce fait à l'auditoire qui se pressa en masse dans l'église. Et tandis que dehors grondait l'orage l'orateur continuait son exposé.

» Qui oserait encore soutenir que la proclamation du royaume de Jéhovah à toutes sortes d'hommes n'est pas le travail le plus intéressant que l'on puisse entreprendre? On y trouve en fait une joie qui ennoblit et une paix qui surpasse toute intelligence. Si vous doutiez de notre parole, venez nous rejoindre en Afrique et prenez part avec nous à la prédication dans la brousse de la Côte-de-l'Or. »

«TA PAROLE EST LA VÉRITÉ»

La prière du pape pour l'Année Mariale est-elle conforme aux Ecritures?

LE 8 décembre 1953 le pape Pie XII inaugura l'Année Mariale ou « Petite Année sainte » 1954. Cette année doit être marquée par les prières adressées à Marie en faveur de la paix et de la prospérité à l'occasion du centenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. A cet effet le pape a composé une prière qui a été largement répandue parmi les catholiques pour servir de modèle aux prières qu'ils adresseront à Marie. Le 8 décembre le pape s'est rendu à la basilique Sainte-Marie-Majeure où il récita cette prière. Etant donné que le pape affirme être le chef visible de l'Eglise du Christ, examinons la prière composée spécialement pour l'Année Mariale, à la lumière des Ecritures dont Jésus dit qu'elles sont la vérité. — Jean 17: 17.

La prière commence par ces mots: « O Marie, Mère immaculée de Jésus et notre Mère, saisis par la splendeur de votre céleste beauté et pressés par les angoisses de ce temps, nous nous jetons entre vos bras. » Les Ecritures nous autorisent-elles à qualifier Marie de « Mère immaculée »? En aucun cas, car on y lit en toutes lettres que par suite du péché d'Adam « la mort atteint tous les hommes, parce que tous ont péché ». D'autre part il est encore écrit: « Si nous disons ne pas avoir péché, nous le faisons menteur, et sa parole n'est point en nous. » — Romains 5: 12 et I Jean 1: 10, *Liénart*.

Si Marie avait bénéficié d'une conception immaculée, les Ecritures n'auraient-elles pas dit explicitement qu'elle constituait une exception aux déclarations ci-dessus? Car elles insistent plus d'une fois sur l'innocence et la pureté de Jésus, comme dans la première épître de Pierre (2: 22, *Liénart*) où l'on peut lire: « Lui qui n'a point commis de péché et dans la bouche duquel la fraude ne s'est point trouvée. » Soutenir que Marie devait nécessairement être exempte de péché pour que Jésus pût l'être lui aussi c'est s'appuyer sur un raisonnement humain; s'il devait en être ainsi, en effet, les parents de Marie auraient dû eux-mêmes être sans péché ainsi que les parents de ses parents et ainsi de suite jusqu'à Adam et Eve!

La prière se poursuit en ces termes: « Nous admirons et chantons l'incomparable richesse des dons sublimes dont Dieu vous a comblée au-dessus de toute autre créature, depuis le premier instant de votre Conception, jusqu'au jour où, élevée au ciel, il vous a couronnée Reine de l'Univers. »

Suivant le dogme de l'assomption, Marie fut élevée au ciel avec son corps humain. Est-ce conforme aux Ecritures? Voyez plutôt ce que nous lisons dans I Corinthiens 15: 50 (*Liénart*): « La chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité. » Cela veut dire sans équivoque que Marie, en tant que créature humaine, n'a pas pu monter au ciel, dans le royaume de Dieu. Pour qu'une personne puisse monter au ciel il faut qu'elle naisse de l'esprit, devienne immatérielle et puisse aller et venir comme l'air. — Jean 3: 5–8, *Liénart*.

En appelant Marie « Reine de l'Univers », la prière composée par le pape entre une fois de plus en conflit avec les Ecritures. Nulle part dans la Bible il n'est écrit que Jésus ou l'un quelconque de ses disciples aient rendu hommage à Marie. Chaque fois que la Bible rapporte les paroles de Jésus s'adressant à sa mère il lui dit « femme » (Jean 2: 4; 19: 26, *Liénart*). D'autre part, au lieu d'admettre les louanges qu'on adressait à sa mère parce qu'elle l'avait porté, Jésus déclara: « Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » — Luc 11: 27, 28, *Liénart*.

Les Ecritures grecques chrétiennes ne justifient pas de telles louanges à l'adresse de Marie. A vrai dire, excepté la seule fois dont il est question d'elle dans le premier chapitre des Actes, on ne parle jamais de Marie dans aucun des vingt-trois livres compris entre les Actes et l'Apocalypse. Si Marie devint effectivement reine de l'univers, ou si seulement elle était destinée à le devenir, comment expliquer cette lacune de la part de Luc, de Paul, Jacques, Pierre, Jean et Jude? Dans la partie des Ecritures datant d'avant Jésus-Christ il est bien question d'une « reine du ciel », mais il s'agit d'une reine païenne adorée par un Israël apostat. — Jérémie 7: 18.

La prière dit encore: « O limpide source de foi, abreuvez nos esprits des vérités éternelles. » Mais comment Marie peut-elle être une « source de foi » lorsqu'on pense à la nuée de fidèles serviteurs de Dieu que Paul cite au chapitre 11 de l'épître aux Hébreux et qui manifestèrent une foi aussi remarquable bien avant qu'elle vînt seulement au monde? Pas un mot non plus dans les Ecritures pour dire que Marie contribue d'une façon ou d'une autre à dispenser les vérités éternelles à l'assemblée du Christ.

Puis la prière désigne Marie comme la « triomphatrice du mal et de la mort » et poursuit ainsi: « Penchez-vous sur nos plaies douloureuses; changez le cœur des méchants; séchez les larmes des affligés et des opprimés; réconfortez les pauvres et les petits; éteignez les haines », etc., tout ceci afin que « resplendisse le soleil d'une paix sincère et universelle ».

Là encore les Ecritures ne se contentent pas de ne pas dire si Marie possède ou non le pouvoir de répondre à cette demande, mais précisent avec beaucoup de force que c'est Jésus-Christ qui dispose d'une telle puissance et qu'il s'en servira à cet effet. C'est à lui et non à Marie que « tout pouvoir (a) été donné dans le ciel et sur la terre »; c'est lui, et non Marie, qui « doit régner jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds », le dernier de ces ennemis étant la mort. C'est lui, et non Marie, qui est la Postérité appelée à écraser la tête du Serpent; c'est lui enfin, et non pas Marie, qui mourut, « afin de pouvoir par sa mort anéantir celui qui détenait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable ». — Matthieu 28: 18; I Corinthiens 15: 25, 26, *Liénart;* Genèse 3: 15; Hébreux 2: 14, *Liénart*.

Ainsi la prière composée par le pape à l'adresse de Marie pèche non par ce qu'elle demande et déclare mais encore à cause de ce qu'elle ne mentionne pas. Pas un mot en effet concernant la sanctification du nom de Dieu, ni concernant la venue de son royaume, ni au sujet de l'exécution de sa volonté sur la terre comme au ciel. Or ce sont précisément les choses auxquelles Jésus accorda la première place dans sa prière modèle; l'unité et les choses matérielles vinrent en second lieu. — Matthieu 6: 9, 10, *Liénart*.

En réalité, il n'y a aucune raison d'adresser des prières à Marie. Durant le séjour terrestre de Jésus personne ne chercha à s'approcher de lui ou de Dieu par l'entremise de Marie. Jésus dit lui-même: « Je suis (et non Marie) la Voie et la Vérité, et la Vie. Nul ne vient au Père, si ce n'est par moi. » Et encore: « Quoi que vous demandiez en mon nom,

je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. » Paul affirme pour sa part ce qui suit: « Unique est Dieu; unique aussi est le médiateur de Dieu et des hommes, le Christ Jésus, homme. » Tandis que Jean nous encourage en écrivant que si nous péchons « nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste ». (Jean 14: 6, 13; I Timothée 2: 5, 6; I Jean 2: 1, *Liénart.*) Parcourez les Ecritures d'un bout à l'autre et vous ne trouverez pas un mot laissant entendre que Marie intercède en faveur des chrétiens.

Ces louanges que le pape adresse à Marie ne sauraient être agréables à Dieu, d'autant plus qu'elles ne contiennent pas une pensée qui aille vers Lui. Lorsque Paul parla de l'élévation de Jésus, disant que tout genou fléchirait devant lui et que toute langue confesserait qu'il est le Seigneur, il ajouta que ce serait « *à la gloire de Dieu le Père* ». (Philippiens 2: 9–11, *Liénart.*) Paul ne l'oubliait pas; il se souvenait que « Jéhovah se nomme le Jaloux » et qu'il ne devait adorer « aucun autre Dieu ». (Exode 34: 14, *Crampon 1905.*) Aucun doute n'est possible, la prière du pape pour l'Année Mariale n'est pas conforme aux Ecritures.

Du rêve à la réalité

Les premiers vols

DEPUIS les temps les plus reculés les hommes ont désiré voler comme les oiseaux. Les récentes découvertes de Silène en témoignent, de même que les bas-reliefs de l'Egypte et de la Grèce anciennes qui représentent des hommes et des animaux ailés. On attribue au savant philosophe Archytas (quatrième siècle av. J.-C.) l'honneur d'avoir construit une colombe en bois qui volait. Toutefois, c'est vers l'an 67 de notre ère que l'on situe les premières expériences sérieuses dans le domaine du vol humain et de la navigation aérienne.

Le vol des oiseaux, l'envergure de leurs ailes, le poids de leur corps, le mouvement des ailes et l'équilibre ont fait l'objet d'innombrables heures d'étude. Certains croyaient, sans trop savoir comment, que des ailes artificielles garnies de plumes pourraient aider l'homme à s'élever dans les airs. Au quinzième siècle, un alchimiste italien en était tellement convaincu qu'il grimpa sur le toit du chateau de Stirling en Ecosse et annonça aux spectateurs qu'il allait s'envoler en France. Il échoua au pied du mur, le fémur fracturé. Toujours aussi sûr de sa théorie, il prétendit que, s'il avait eu des plumes d'aigle, sa tentative aurait réussi. Un moine ambitieux voulut vérifier cette hypothèse, mais ne réussit qu'à se briser le corps.

Vers la fin du quinzième siècle, le fameux peintre et sculpteur italien Léonard de Vinci construisit un appareil du genre hélicoptère qui parvint à s'élever du sol par sa propre impulsion. Mais Léonard de Vinci commit la même erreur que ses prédécesseurs: il croyait que l'homme avait assez de force dans ses bras et dans ses jambes pour se soutenir dans l'air à l'aide d'ailes artificielles. C'est seulement quand les hommes abandonnèrent cette idée que leur véritable conquête des airs commença.

Comme les nuages se déplacent à une certaine hauteur, quelques-uns en conclurent que l'air était un fluide qui couvrait la terre comme un océan peu profond et que les nuages flottaient sur cet océan. Il leur semblait que des vaisseaux pourraient y flotter également, tout comme des navires sur la mer. Mais quant à la manière de hisser les vaisseaux à cette hauteur, personne ne s'avisait d'en parler! Un savant découvrit une idée lumineuse: il suggéra de remplir des coquilles d'œufs avec de la rosée, prétendant qu'un certain nombre de ces coquilles pourrait soulever un poids. La raison en était, disait-il, que les coquilles d'œufs sont légères et que la rosée monte quand elle est exposée au soleil...

Un jour, au cours de ce qu'on a appelé une époque d'« extravagances prodigieuses », Joseph et Etienne Montgolfier, fils d'un fabriquant de papier, observèrent l'ascension de la fumée. Ils eurent l'idée de remplir de fumée un des sachets de papier de leur père pour voir ce qu'il en adviendrait. A leur étonnement, le sachet s'éleva assez haut dans l'air avant de retomber. Ils se livrèrent à d'autres expériences, fabriquant des enveloppes toujours plus grandes et plus perfectionnées. Le 5 juin 1783, ils lancèrent une enveloppe d'environ 800 mètres cubes remplie d'air chaud et celle-ci s'éleva à une altitude de plus de deux mille mètres. Le roi et la reine assistèrent à l'expérience suivante (le 19 septembre 1783). Cette fois-ci on suspendit au ballon une nacelle dans laquelle on plaça un mouton, un coq et un canard, — les premiers passagers aériens. L'aérostat s'éleva puis atterrit sans mésaventure.

Un peu plus tard (15 octobre 1783) Jean-François Pilâtre de Rozier monta lui-même dans la nacelle du ballon. Il suspendit un réchaud sous l'orifice et réussit à monter à une hauteur de 26 mètres et à rester en l'air pendant quatre minutes et demie. C'était le premier « homme volant ». La nouvelle de cet exploit étonnant se répandit comme une traînée de poudre. On fabriqua d'autres ballons en remplaçant le modèle sphérique par un modèle en forme de cigare. Pour la propulsion on utilisait des moteurs à gaz ou des jets d'air. Mais on n'était pas encore satisfait. Le ballon manquait de vitesse et de maniabilité; aussi les recherches se poursuivirent-elles.

A la fin du dix-huitième siècle, Sir George Cayley, savant britannique, fit des expériences avec des planeurs. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir établi avec soin des principes fondamentaux qui permirent le succès futur de la navigation aérienne. Chose étrange, Cayley trouva la solution grâce à un rêve dans lequel il vit le ciel rempli de planeurs de toutes sortes et de toutes dimensions. Il se réveilla en sursaut, convaincu qu'il fallait construire un planeur à deux ailes, lesquelles doubleraient la force de sustentation. C'est ainsi que le biplan vit le jour. Le cocher de Cayley fut le premier homme à exécuter un vol plané à l'aide d'un grand planeur biplan. Cayley inventa également un hélicoptère à deux hélices et quatre ailes rotatives, mais il mourut malheureusement avant de pouvoir mettre au point un modèle en état de voler. De l'avis de certains, s'il avait vécu un peu plus longtemps ou s'il avait disposé alors d'un moteur approprié, il aurait été le premier homme à voler au sens actuel du terme. Il fallut donc attendre quelques années encore avant de voir ce prodige.

Machines volantes plus lourdes que l'air

Le matin du 17 décembre 1903, à Kitty Hawk (Caroline du Nord), deux frères, Orville et Wilbur Wright, réalisèrent le rêve de plusieurs siècles. Ils avaient construit une machine sommaire qui devait voler à l'aide d'une hélice actionnée par un moteur. Après vérification, ils mirent celui-ci en marche. Il cracha et crépita; Orville s'étendit à travers l'aile inférieure du biplan, s'y cramponnant de toute sa force à cause des vibrations de l'appareil. On enleva les cales; l'aéroplane avança, puis bondit avec une brusque secousse, atteignant une hauteur de trois mètres. Il exécuta un tour et un plongeon puis atterrit à 36 mètres de là. Orville Wright avait réalisé ce que les sceptiques considéraient depuis des siècles comme une impossibilité: il avait volé pendant 12 secondes dans la première machine plus lourde que l'air et mue par un moteur. On procéda rapidement aux réparations nécessaires, car Wilbur était impatient d'essayer à son tour. Cette fois-ci l'appareil monta plus rapidement et plus haut. Treize secondes plus tard il atterrit après avoir exécuté un vol de près de 60 mètres. On procéda à d'autres réparations puis Wilbur tenta une nouvelle expérience, couronnant les exploits sensationnels de la journée par un vol de 260 mètres en 59 secondes contre un vent soufflant à 32 kilomètres à l'heure! Les frères Wright avaient accompli un exploit historique et cela devant six témoins seulement.

Orville et Wilbur Wright poursuivirent leurs recherches, et l'année suivante ils firent trente fois le tour de leur champ d'aviation couvrant ainsi une distance totale de près de 40 kilomètres. Ils offrirent alors au gouvernement des Etats-Unis le brevet de leur invention pour la somme de 100 000 dollars, mais le gouvernement refusa. Le gouvernement français, ayant eu vent de ce refus, invita les frères à venir en France faire une démonstration de leur machine volante. Cette démonstration fut retardée par des intrigues politiques et ce ne fut que le 8 août 1908 que Wilbur put enfin effectuer un vol au-dessus d'un territoire étranger. Le dernier jour de cette année-là, il stupéfia le monde en restant en l'air deux heures, huit minutes et trente secondes, exécutant un voyage de 125 kilomètres. Cet exploit lui valut le prix Michelin de 4000 dollars. Le fondement d'une nouvelle industrie était posé. La machine volante était née!

On transforme le monde

En juillet 1909, Louis Blériot, aviateur français, traversa le Pas de Calais de Calais à Douvres, établissant un record de vitesse. La même année, Wilbur Wright défraya la chronique en faisant dans son aéroplane le trajet aller retour de Gouvernors Island jusqu'au tombeau de Grant en suivant l'Hudson. L'année suivante Glenn H. Curtiss vola d'Albany à New-York. En 1911, Calbraith Perry Rodgers traversa le continent américain, de Long Island en Californie, en quarante-neuf jours avec soixante-huit escales. Le début du vingtième siècle vit encore d'autres exploits remarquables, notamment un incroyable vol Londres-Paris (400 kilomètres) sans escale en moins de quatre heures. On restait bouche bée devant la vitesse effrayante de 160 kilomètres à l'heure!

Cependant il fallut la Première Guerre mondiale, pendant laquelle on reconnut en l'avion une puissante arme militaire, pour que celui-ci atteigne son plein épanouissement. Cette guerre permit d'entrevoir toutes les possibilités de l'avion dans le domaine du transport et du commerce.

Après la guerre on inaugura en Amérique un service de courrier transcontinental. On commença les vols de nuit. On traversa l'Atlantique en hydravion. En 1927 Charles A. Lindbergh acquit une renommée mondiale en traversant l'Atlantique de New-York à Paris sans escale. Il accomplit ce vol de 6000 kilomètres en 33 heures 37 minutes. Partout des aéroports et des phares commencèrent à faire leur apparition. En 1933 Wiley Post fit le tour du monde en sept jours, 18 heures, 49 minutes. En 1935 on traversa pour la première fois le Pacifique en avion. On construisit des appareils pour voler plus haut, plus vite et plus loin avec de plus grandes charges. La maîtrise de l'air devint le facteur décisif de la Seconde Guerre mondiale.

Actuellement on n'estime plus les distances en kilomètres mais en heures et en minutes de vol. Depuis l'exploit historique de Lindbergh les avions ont traversé l'Atlantique-Nord plus de 100 000 fois. Chaque année plus de 300 000 personnes font ce voyage grâce aux services aériens commerciaux. Un avion traverse l'Atlantique ou exécute un vol arctique en moyenne toutes les soixante-quinze minutes. Tous les jours des avions survolent le pole Nord. On traverse le Pacifique en moyenne toutes les quarante-cinq minutes.

En cinquante années l'industrie de l'aviation, qui comprend actuellement plus de 60 000 compagnies, s'est développée comme un champignon, faisant des milliards de dollars d'affaires. Pendant la Première Guerre mondiale, les Etats-Unis dépensèrent 365 millions de dollars pour l'aviation, mais au cours de la Seconde Guerre mondiale la note s'éleva à 51 milliards de dollars. Chaque année 12 000 appareils sortent des usines, avions de toutes les catégories et de toutes les dimensions, y compris les bombardiers géants d'une puissance de 21 000 CV, avec un plafond de 15 000 à 18 000 mètres, une vitesse de près de 1000 kilomètres à l'heure et une capacité de transport de 150 tonnes sur une distance de 19 000 kilomètres d'affilée. Le transport à réaction est à présent une réalité et des appareils supersoniques sont en construction. Les fusées et les projectiles téléguidés sont encore au stade expérimental, mais on prévoit leur prochaine mise au point. On parle maintenant de voler jusqu'à la lune avec plus de conviction que Blériot ne parlait de traverser la Manche. Que nous réserve l'avenir?

Il faut reconnaître que, dans le domaine de la navigation aérienne, les réalisations ont dépassé les rêves les plus extravagants!

? CONNAISSEZ-VOUS LA RÉPONSE? ?

- Quel est actuellement l'exemple le plus frappant du succès de la femme dans le domaine politique? p. 3, § 3.
- Qu'est-ce qui menace actuellement la liberté de l'Amérique? p. 4 § 3.
- A quel point va la manie du « McCarthysme » aux Etats-Unis? p. 4, § 11.
- Quel est le pays où un homme aurait pu mourir de faim avec cent millions de billets de banque? p. 5, § 9.
- Pourquoi un gouvernement recourt-il à l'inflation? p. 6, § 5.
- Quelles erreurs a-t-on commises dans le domaine des transfusions sanguines? p. 6, § 8.
- Comment le blanc bouleversa-t-il le mode de vie des indigènes australiens? p. 7, § 6.
- Qu'arrive-t-il aux glaciers dans le monde entier? p. 8, § 8.
- Comment les instructions bibliques diffèrent-elles des méthodes enseignées par les éducateurs actuels? p. 9, § 4.
- Les animaux infligent-ils une douleur physique à leurs petits dans le but de les instruire? p. 10, §11.
- Pourquoi les Africains se défient-ils de plus en plus des missionnaires? p. 11, § 9.
- Les chrétiens devraient-ils rendre hommage à Marie? p. 12, § 6.
- Quelles idées erronées avaient cours autrefois au sujet du vol humain? p. 13, § 3.

Dien-Bien-Phu

L'une des plus grandes difficultés de la guerre d'Indochine a été l'impossibilité, pour les Franco-Vietnamiens, d'en venir aux prises avec le Vietminh sur le champ de bataille. Attaqué de front, il s'est presque toujours dissous dans la forêt pour reprendre ailleurs sa tactique de harcèlement. Le 21 novembre dernier, l'opération « Castor » fut lancée, dans le but de forcer les Viets à se battre. Cette opération aéroportée avait pour objectif d'établir un camp retranché sur les arrières des divisions vietminh en marche vers le Laos. C'est ainsi que la forteresse de Dien-Bien-Phu vit le jour, à quelque 300 km d'Hanoï. Le camp recevait par le pont aérien des renforts nombreux et un matériel important. Un vaste dispositif fut constitué en tranchées et en abris enterrés, protégés par d'énormes épaisseurs de barbelés (aux dires du général Gilles, commandant des parachutistes en Indochine, Dien-Bien-Phu a reçu plus de 3000 tonnes de barbelés). Le camp disposait de deux terrains d'aviation, d'artillerie lourde, de tanks, et comprenait une garnison de plus de dix mille hommes, dont des troupes d'élite — légion étrangère et parachutistes. Un mois après le premier largage tout était prêt pour accueillir le Vietminh et « lui casser la figure », comme disait un officier français. Il fallait attendre trois mois avant que vînt l'attaque des Viets, trois mois pendant lesquels ces derniers s'instruisirent des méthodes d'attaque chinoises employées en Corée et se munirent d'artillerie lourde et de batteries de D.C.A. Après les premiers combats sanglants il apparut que le Vietminh était beaucoup plus fort que l'on avait pensé et que le système de défense de Dien-Bien-Phu présentait de sérieuses faiblesses. L'artillerie viet n'eut aucune difficulté à rendre les terrains d'aviation inutilisables. Le ravitaillement du camp était toujours possible par des parachutages, mais les blessés ne pouvaient plus être évacués. De plus, les forces franco-vietnamiennes ne parvinrent pas à tenir les positions hautes sur les buttes entourant la cuvette de Dien-Bien-Phu, de sorte que tout le dispositif était sous le feu des Viets. Le 7 mai, après cinquante-cinq jours de luttes acharnées, la forteresse succomba. Personne en France ne doutait de l'héroïsme et de la ténacité des défenseurs du camp retranché, mais nombreux furent ceux qui critiquèrent les responsables, en Indochine ou à Paris, qui les avaient ainsi exposés.

Le pour et le contre

Sous le titre « Comment et pourquoi fut créé le camp de Dien-Bien-Phu », le général Gilles, qui commande les parachutistes en Indochine, écrivit ce qui suit dans *Le Figaro* du 6 mai dernier: « Sans préjuger le sort de la bataille en cours, on peut d'ores et déjà tirer quelques conclusions: d'une part, le Viet Minh n'a pu atteindre Luang-Prabang et Vientiane (capitale du Laos) comme, on le sait aujourd'hui, il en avait l'intention. La division 308 a dû faire demi-tour faute de pouvoir vivre avec Dien-Bien-Phu sur ses arrières; d'autre part, les pertes considérables qu'ont subies les forces régulières vietminh enlèvent au commandement rebelle une grande partie de son potentiel opérationnel; enfin, le temps gagné par le général de Castries, par une résistance acharnée qui dure depuis plus de cinquante jours, diminue incontestablement la possibilité pour le commandement vietminh d'employer avec fruit avant de sérieux délais son corps de bataille dans la zone vitale du delta tonkinois. Il reste certes à achever cette bataille, mais qu'elle qu'en soit l'issue, le prestige des armées françaises ne peut que sortir grandi de l'épopée des défenseurs de Dien-Bien-Phu. »

Ecrivant dans *Le Monde* du 4 mai, sous le titre « Les erreurs et les malheurs de Dien-Bien-Phu », Robert Guillain opina: « Casser du Viet: l'idée était peut-être bonne au départ, mais nous l'avons appliquée sur un mauvais terrain, où elle s'est retournée contre nous. » Interrogé en qualité d'ancien soldat, le président Eisenhower, tout en exprimant son admiration pour les défenseurs et leur commandant, déclara: « Un des plus grands problèmes est que les défenseurs doivent défendre une vallée contre des attaquants qui tiennent les collines autour. » Certains interprétèrent ces mots comme étant une façon diplomatique de parler d'une erreur de tactique.

La Grande-Bretagne et l'Indochine

Etant donné la gravité de la situation à Dien-Bien-Phu, le gouvernement français lança un appel de toute urgence aux Etats-Unis demandant une intervention de l'aviation américaine en Indochine. En principe, M. Foster Dulles, secrétaire d'Etat américain, n'y voyait pas d'inconvénient. Il craignait que la chute de Dien-Bien-Phu n'entraînât celle de l'administration Laniel et que le gouvernement qui lui succéderait serait tenté à chercher une paix par négociation avec le Vietminh, ce qui, aux yeux des Américains, équivaudrait à une victoire pour les communistes en Indochine et par la suite dans toute l'Asie du Sud-Est. Pour satisfaire, toutefois, aux scrupules du Congrès à Washington, le Département d'Etat répondit qu'une telle intervention ne serait faisable que si d'autres pays, et notamment l'Angleterre, acceptaient de se joindre aux Etats-Unis dans l'entreprise. Pour justifier cette intervention, M. Foster Dulles fit tout son possible à la conférence de Genève pour prouver l'intervention des Chinois en faveur du Vietminh. Il ne manquait, par conséquent, que l'accord des Anglais pour que la guerre en Indochine devienne « internationale ». Sir Winston Churchill convoqua le Cabinet britannique dans une réunion extraordinaire (la première fois depuis sept ans que le Cabinet s'est réuni le dimanche) pour peser le pour et le contre d'une telle action. La déclaration du vieux premier ministre britannique révélant la décision du Cabinet n'aurait pas pu être plus nette: « Le gouvernement de Sa Majesté n'est disposé à prendre aucun engagement en vue d'une action militaire en Indochine avant que ne soient connus les résultats de la conférence asiatique à Genève. » Sir Winston fit remarquer que « l'émotion légitime soulevée par la tragédie de Dien-Bien-Phu paraît avoir amené certains à en exagérer la gravité à un moment où il est avant tout besoin de sang-froid. Il importe de faire prévaloir un jugement calme et de ne pas perdre le sens des proportions d'autant plus que les problèmes qui se posent se posent en fait à l'échelle mondiale ». Commentant cette prise de position britannique, *Le Monde* résuma comme suit l'attitude des Anglais: « La question essentielle aujourd'hui n'est pas le sort de la garnison de Dien-Bien-Phu, si douloureux soit-il, mais celui de la limitation du conflit indochinois et du rétablissement de la paix. » De nombreux commentateurs exprimèrent l'opinion qu'une intervention aérienne américaine n'aurait de toute façon pas suffi à corriger « l'erreur de Dien-Bien-Phu » et elle risquait de transformer la guerre en une autre « Corée » sinon en un troisième conflit mondial. L'hebdomadaire parisien, *L'Express*, n'hésita pas à déclarer: « M. Churchill, après nous avoir sauvés en 1940, par sa volonté de poursuivre la guerre, vient peut-être de nous sauver cette semaine une deuxième fois par sa volonté de préserver la paix. »

M. Malenkov prend la parole

Dans un discours prononcé devant la Chambre des nationalités du Soviet suprême, le chef de l'Union soviétique déclara récemment: « La normalisation des relations internationales suppose en premier lieu l'abandon de la politique occidentale de discrimination envers la Chine. Il est grand temps de comprendre qu'à l'Est se forme une solidarité éprise d'un idéal démocratique. » Après avoir affirmé que la coexistence entre capitalisme et socialisme était possible, M. Malenkov poursuivit: « Nous considérons que toutes les questions internationales litigieuses ou non résolues peuvent et doivent trouver solution dans l'intérêt du renforcement de la paix à condition que les parties intéressées fassent preuve de bonne volonté et soient prêtes à prendre en considération les intérêts communs. » Il ajouta, toutefois: « Si les milieux agressifs misant sur l'arme atomique devaient avoir recours à une folie et vouloir éprouver la force et la puissance de l'Union soviétique il ne fait aucun doute que l'agresseur serait écrasé par la même arme et qu'une telle aventure conduirait inévitablement à la ruine du système social capitaliste. Tout en développant la construction pacifique, le parti et le gouvernement ont le souci constant de renforcer la défense de l'U.R.S.S. Les forces soviétiques disposent et continueront à disposer de tous les moyens nécessaires pour pouvoir remplir leur mission qui est d'assurer la défense de la Patrie et d'être toujours prêtes à riposter victorieusement à tous les agresseurs. » Attaquant la politique américaine, le président du Conseil russe accusa les Occidentaux de vouloir « détruire le puissant mouvement de libération des peuples orientaux, provoquer l'extension de la guerre d'Indochine et créer de nouvelles bases et de nouveaux blocs militaires en Asie ». Cherchant visiblement à provoquer une scission dans le camp occidental, M. Malenkov déclara que les pactes franco-soviétique et anglo-soviétique ont été signés avec le sang et ne peuvent être rompus. Il invoqua également le relèvement de l'Allemagne et la possibilité d'une renaissance du militarisme allemand. Bien que s'adressant au Soviet suprême, le chef soviétique visait, par ces dernières références, l'Assemblée nationale française qui doit bientôt voter pour ou contre la Communauté européenne de défense.

L'Eglise s'inquiète

Une déclaration doctrinale sur « l'Eglise au sein du monde moderne » faite par l'épiscopat de France révèle l'inquiétude de l'Eglise en face du nouveau « protestantisme » — le matérialisme. « L'humanité traverse aujourd'hui une des crises les plus importantes de son histoire. Une civilisation nouvelle s'élabore, qui en modifie profondément la physionomie. Que sera-t-elle? Civilisation du travail? de la technique? de l'atome? » La déclaration rejette la civilisation profane, l'humanisme athée et le matérialisme du marxisme, qui tous ont pour résultat d'éloigner le peuple de l'Eglise. L'épiscopat déclare: « La hiérarchie sent très vivement sa responsabilité à l'égard de ces masses d'hommes qui ignorent le message rédempteur du Divin Sauveur. Aussi sa tâche missionnaire a-t-elle pour but de rejoindre et d'atteindre les incroyants par la présence et l'action, en ces milieux coupés de l'Eglise, d'un laïcat chrétien, solidaire de ce monde. » L'épiscopat de France demande « à tous les chrétiens d'être présents au monde moderne pour le comprendre, l'aimer, le servir ».

Le disciple Jacques écrivit: « Quiconque veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu. » Et l'apôtre Jean d'ajouter: « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. » (Jacques 4: 4; I Jean 2: 15, *Crampon*). Peut-être le fait que l'Eglise préfère ignorer ces conseils bibliques et constitue une partie intégrante de ce monde explique-t-il pourquoi son influence sur le peuple diminue. Un recensement effectué le 14 mars dernier révéla que seulement 626 131 personnes avaient assisté à la messe ce jour-là dans toute la région parisienne (population: cinq millions). Après avoir cité ces chiffres, *Le Figaro* ajouta: « Il n'est pas sans intérêt d'indiquer que le dernier recensement global de pratique religieuse effectué à Paris remonte à novembre 1561, au moment où les progrès du protestantisme inquiétaient la hiérarchie catholique. »

Aimez-vous la bonne cuisine?

Presque tout le monde aime un repas bien préparé. Mais Jésus-Christ déclara: « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Matthieu 4: 4, Crampon). Et le prophète Amos prédit « une faim sur la terre, non une faim de pain, et non une soif d'eau, mais d'entendre les paroles de Yahweh ». (Amos 8: 11, Crampon.) Une telle famine sévit actuellement. Dans de telles conditions de disette spirituelle le livre « C'est ici la vie éternelle » constitue un repas bien préparé et très nourrissant. Tout son contenu est fondé sur la Bible, la parole vivifiante de Dieu.

Aimez-vous la bonne cuisine? Ne manquez pas d'être aussi friand des mets spirituels? Nourrissez votre esprit en lisant « C'est ici la vie éternelle ». Ce livre relié, de 320 pages, vous sera envoyé franco contre une contribution de 175 fr. français, 25 fr. belges ou 2 fr. suisses. Ecrivez dès aujourd'hui à l'une des adresses ci-dessous.

Association « Les Témoins de Jéhovah »
3, Villa Guibert, Paris 16e
(Compte chèques postaux: Paris 6072-27)

Watch Tower
28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3
(Compte chèques postaux: 969.76)

Watch Tower
39, Allmendstrasse, Berne 22
(Compte chèques postaux: III 3319)